

Vol. 3, No 6

L'APÔTRE

Québec, février 1922

L'APÔTRE



MAGAZINE CATHOLIQUE

SOMMAIRE

-- Février 1922

TEXTE

Page		
201	— Le Vicaire du Christ.....	J.-Albert FOISY.
204	— Pour avoir l'honneur.....	M. BARRÈRE-AFFRE. (<i>Le Noël</i>).
210	— La maison de neige.....	LE VIEUX MENESTREL.
211	— Benoît XV.....	Antonio HUOT, ptre (<i>La Semaine religieuse de Québec</i>).
216	— L'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg.....	
218	— Les funérailles des protestants.....	ESDRAS DU TERROIR (<i>Le Messager</i>).
221	— Le choix d'une épouse.....	(<i>Grains de Bon Sens</i>).
224	— Éphémérides canadiennes, janvier 1922.....	
226	— La machine humaine.....	LE VIEUX DOCTEUR.
227	— L'épilepsie.....	G. B. (<i>La Croix</i>).
231	— Lettre à Maud.....	MADAME MARIE-JEANNE.
231	— Alimentation de l'enfance.....	
233	— Le travail.....	L'hon juge C.-E. DORION.
235	— Le problème de la vieillesse.....	Dr PAUL. FUMOUEZ.
237	— La coxalgie.....	G. B.
239	— Pour s'amuser.....	
240	— La leçon de lecture (<i>poésie</i>).....	JEAN AICARD.

ILLUSTRATIONS

203	— Sa Sainteté le Pape Pie XI.....	
211	— Sa Sainteté Benoît XV.....	
212	— Sa Sainteté Benoît XV à son bureau de travail.....	
213	— Vue de Saint-Pierre de Rome et du Vatican.....	(<i>Vue prise en aéroplane</i>).
215	— S. S. Benoît XV, passant au milieu des pèlerins.....	
223	— Paysage des Vosges.....	
224	— M. L.-P. Sirois, N.P.....	
224	— S. G. Mgr F.-X. Brunet.....	
224	— L'hon. juge Joseph Lavergne.....	
225	— S. G. Mgr Charles-H Gauthier.....	
225	— M. Charles Pettigrew.....	
230	— Sur un lac des Laurentides.....	

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

“ L'APOTRE ” est imprimé par l'Action Sociale Ltée. 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME III

QUÉBEC, FÉVRIER 1922

No 6

Le vicaire du Christ

NOUS venons de traverser des jours mémorables.

Un pape est mort et un autre pape a été choisi pour diriger la barque de Pierre à travers les orages de la vie.

* * *

Le Pape est le plus grand personnage de la terre. De quelque côté qu'on se tourne on trouve des gens appliqués soit à l'admirer et lui obéir, soit à le calomnier et le haïr.

Pendant la guerre, le rôle du pape a revêtu un caractère si grand et si auguste que, d'un mouvement spontané, les peuples, même protestants, se sont tournés vers lui dans un élan de reconnaissance et de respect.

Ce pape était Benoît XV, le deux cent soixante-quatrième successeur de saint Pierre, digne en tous points de ses prédécesseurs et digne de la haute fonction à laquelle la Providence l'avait appelé.

Il avait été élu au début de la guerre, quand les peuples se ruaient les uns contre les autres, dans un flot de sang et une mer de feu. Sa mission, clairement définie par les circonstances, l'appelait à être le pape de la paix.

Il a si bien compris sa mission que toute son œuvre tend à ramener la paix dans le monde; ses écrits et ses discours, ses actions et ses prières ont toujours cet objet pour fin et, son pontificat s'est tellement identifié avec le rétablissement de la paix, que celle-ci enfin conclue, le Ciel l'a appelé à la récompense des bons serviteurs, laissant à un autre la charge d'orienter les destinées de l'Eglise sur une mer moins agitée.

* * *

Le pape est mourant, le pape est mort. Telle fut la nouvelle que le monde entier a apprise un matin.

Immédiatement, tous les événements, quelle que fut leur importance, passèrent au second plan. Un seul fait s'imposait à l'attention du monde, et ce fait c'était l'élection d'un nouveau Pontife.

En effet, à l'époque de la mort du Saint Père, une conférence internationale siégeait à Washington, une autre à Cannes, une autre à Gènes, un ministère tombait en France et des grèves monstres se déclaraient dans plusieurs pays; l'Irlande faisait la paix avec l'Angleterre et les journaux, la veille encore, étaient remplis de détails palpitants sur ces événements d'une importance mondiale.

Le pape est mort.

Tous les journaux ne s'occupèrent plus que de la succession à la chaire de Saint Pierre. Les autres faits furent relégués à l'intérieur, au second plan. Le fait primordial, le seul digne de l'attention du monde, c'était le choix d'un nouveau pape.

* * *

Doit-on s'étonner de cela?

Pour nous, catholiques, le Saint Père, vicaire du Christ sur la terre, chef infailible de notre sainte religion, c'est le personnage le plus éminent et le choix d'un successeur à un pape qui vient de mourir, c'est l'événement le plus important. Cela se comprend.

Mais, que ce soit de même pour tous les peuples, pour toutes les races, pour toutes les sectes, c'est ce qui étonnerait, si la haute dignité de la papauté, son rôle presque divin dans le monde, ne s'imposait pas, par sa grandeur, à toutes les croyances.

Le Pape c'est le phare placé sur la pointe la plus dangereuse dont la lumière guide et sauve ; c'est le conseiller très sage et souverainement désintéressé de tous les rois et de tous les peuples ; c'est la conscience vigilante et infaillible de l'humanité.

Il n'est donc pas surprenant que tous les hommes aient attendu, dans l'anxiété, le choix du nouveau pape. Ils avaient été laissés orphelins par la mort de Benoît XV ; ils retrouvent un père dans Pie XI.

Autant le deuil a été grand à la mort de l'un, autant la joie est sincère à l'accession de l'autre ; autant le chagrin a été profond à la disparition de Benoît XV, autant la confiance est surnaturelle à l'élection de son successeur.

A l'ancienne cour de France, quand le roi mourait, les courtisans s'inclinaient devant le Dauphin et disaient : " Le roi est mort, vive le roi ".

C'est un sentiment identique qui anime le monde entier quand le Cardinal doyen annonce au monde entier que l'Eglise a un nouveau pape.

Vive le Pape, Vive Pie XI, cria la foule.

* * *

Le nouveau pape, c'est le cardinal Ratti, archevêque de Milan et protecteur de l'université catholique de cette ville.

Créé cardinal-prêtre au Consistoire du 13 juin 1921, avec le titre des Saints Sylvestre et Martin ai Monti, il est né à Desio, diocèse de Milan, le 31 mars 1857. Il conquiert ses grades à Rome au collège Lombard, puis à l'Université grégorienne, et reçut la prêtrise en 1879. Ses succès universitaires l'ayant mis en vue, il est désigné comme professeur au Séminaire Saint-Pierre de Milan. En 1887, il entre à la Bibliothèque ambrosienne de cette ville, dont il devait devenir plus tard préfet. Pie X, qui le connaissait personnellement et avait sa science en haute estime, le nommait prélat de sa maison le 6 mars 1907, puis l'appela à Rome en 1911, pour le donner comme coadjuteur au R. P. Ehrlé, préfet de la Bibliothèque Vaticane, auquel il succéda en 1914. Le 28 octobre 1914, Benoît XV le nomme protonotaire apostolique surnuméraire. On sait comment le docte prélat s'est révélé diplomate accompli. Chargé, en 1918, par Benoît XV d'observer sur place l'état précis de l'Eglise en Pologne, monseigneur Ratti a vu sa mission couronnée de succès par la restauration de

l'épiscopat polonais, la création de deux cardinaux polonais, l'établissement de relations officielles entre Rome et Varsovie. Le Pape, conscient de tant de mérites, l'a appelé à inaugurer la nouvelle nonciature. Monseigneur Ratti a présenté ses lettres de créance au président Pilsudski le 19 juillet 1919. Il avait été élu entre temps archevêque titulaire de Lépante au Consistoire du 3 juillet 1919, et fut sacré le 28 octobre suivant par monseigneur Karowski, dans la cathédrale de Varsovie. Il a été transféré sur le siège de Milan au Consistoire du 13 juin 1921, en même temps qu'il était créé cardinal. Il était, pour la jeune Université catholique de cette ville, un chef idéal, tout en appartenant, comme son saint prédécesseur, le cardinal Ferrari, à la race des constructeurs. Avant d'être intronisé à Milan, le 8 septembre, il a présidé le pèlerinage national italien à Lourdes.

Il a choisi le titre de Pie XI en mémoire de Sa Sainteté Pie X dont il fut l'admirateur et l'ami.

Avec ce nouveau chef, l'Eglise du Christ est assurée de ne pas errer car la dignité de Souverain Pontife comporte l'infailibilité doctrinale, prérogative mystérieuse et surnaturelle qui épargne à l'Eglise catholique, les douloureuses méprises dont souffrent toutes les autres religions appuyées sur la seule sagesse humaine.

* * *

Après avoir pleuré, avec l'Eglise universelle, la mort de Sa Sainteté Benoît XV, réjouissons-nous avec elle, de l'avènement de Pie XI.

Nous avons un père rempli de science, de zèle et de dévouement.

La grande œuvre de pacification des peuples et des classes, si heureusement commencée par son prédécesseur, trouvera en lui un ouvrier aussi dévoué, aussi sincère et aussi éclairé.

Dieu qui veille avec une sollicitude particulière sur son Eglise, lui donne toujours les chefs dont elle a besoin dans les circonstances diverses qu'elle traverse.

Le nouveau Pape a sa mission comme Benoît XV a eu la sienne, et il la remplira avec autant de gloire.

Nous avons pleuré sur la mort de notre père, nous nous réjouissons avec l'Eglise et, en enfants soumis, nous exprimons, au nouvel élu, nos sentiments d'affection indéfectible, d'attachement et d'obéissance filiale.

J.-Albert FOISY



SA SAINTETÉ LE PAPE PIE XI.

Pour avoir l'honneur...

OLIVA Bertez était assise dans un coin du salon vitré qui faisait, au fond du petit salon, un jardin d'hiver minuscule. Dans la rue, à ses pieds, passaient en foule les Sévillans, qui s'en allaient voir la *corrida*. Un chaud soleil dorait ce flot de peuple, traversait les vitres du balcon, baignait de lumière ardente tout le frêle buste de la jeune fille. Ses cheveux lisses et lourds semblaient faire pencher sa tête en arrière, et sur l'osier blond du fauteuil leur masse s'écrasait ainsi qu'un épais coussin sombre. Le visage était blanc comme une fleur de magnolia, si blanc que par contraste les lèvres semblaient trop rouges, les prunelles trop obscures... les douces prunelles si graves, si profondes, où rôdait peut-être un souci !...

Oliva Bertez attendait son *novio*. Nulle impatience n'agitait ses traits purs ; elle était calme et paisible comme une petite Madone dans sa chapelle remplie de fleurs. Mais, en l'observant, on eût pu voir de temps à autre trembler sur ses genoux ses longues mains qu'elle tenait jointes.

Dans le salon, quelqu'un entra, qui resta presque invisible dans la pénombre intérieure.

— Miguel n'est pas encore arrivé ? questionna une voix féminine.

— Pas encore, maman, répondit Oliva d'un accent légèrement assourdi.

Et peut-être se rendit-elle compte elle-même de cette fêlure insaisissable, car elle eut une petite toux nerveuse, après quoi elle poursuivit d'un timbre plus clair :

— Il est sans doute allé accompagner ses sœurs jusqu'à leur loge, aux arènes, et ne va plus guère tarder.

— Ses sœurs ont leurs maris, riposta d'un ton piqué l'interlocutrice invisible, et Miguel devrait se rappeler qu'il a une fiancée.

Le silence tomba, rempli par la rumeur sourde que produisaient dans la rue les pas et les voix des passants de plus en plus nombreux. Dans le salon, une main impatiente ouvrit et ferma un livre, remua un siège, déplaça un vase sur le marbre de la cheminée. Oliva ne bougeait point et avait repris son attitude lasse. Des pas légers foulèrent les nattes, et dona Bertez parut dans l'embrasement, les sourcils froncés, la lèvre hau-

taine. Sa fille tourna lentement la tête et la regarda ; à les voir ainsi face à face, on devinait que l'une était la force et l'autre la faiblesse. Grande et droite, vêtue d'une austère soie mate et coiffée de la mantille nationale, la mère d'Oliva donnait l'impression d'une personnalité énergique, sûre d'elle-même, sûre surtout de son pouvoir sur autrui. Veuve depuis plusieurs années, elle avait mené d'une main virile le commerce de son mari, et relevé des affaires qui périclitaient. Enfin, lorsqu'elle eut amassé une dot pour sa fille et une belle aisance pour ses vieux jours, elle avait cédé sa maison au père de ce même Miguel qui était devenu le *novio* d'Oliva. Les deux femmes habitaient maintenant une villa fraîche et claire, dans un de ces foubourgs de Séville qui semblent des nids de verdure et de fleurs.

Autant Oliva était fragile et jolie, autant sa mère apparaissait robuste et disgracieuse, avec son grand corps dont aucune coquetterie n'atténuait l'osseuse charpente, et ses traits virils où les yeux, seule beauté, allumaient une double flamme inextinguible.

— Enfin, voyons, *chiquita*... que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'une voix coupante. Depuis huit jours je ne vous comprends plus ni l'un ni l'autre !... Vous êtes-vous disputés, par hasard ?

Les paupières d'Oliva s'ouvrirent toutes larges, et une angoisse passa sur le blanc visage ému. Sensitive et timide, la jeune fille avait horreur des brusques paroles, des voix sèches, des questions précises qui trop souvent l'arrachaient au rêve pour la jeter tremblante en face de la réalité.

— Maman, balbutia-t-elle, il n'y a rien... je vous jure ! Vous êtes bien prompte à vous alarmer ! Pourquoi voulez-vous que j'aie cherché dispute à Miguelito ?...

La veuve haussa les épaules.

— Oh ! fit-elle un peu dédaigneuse, je sais bien que tu n'es pas capable de chercher querelle à qui que ce soit. Tu es un agneau, une colombe, une petite nigaude... Mais lui, Miguel, a un autre caractère que le tien. J'ai peur qu'il n'abuse de ta douceur, vois-tu... Ah ! c'est heureux que je sois là...

Tout l'orgueil de la femme forte et toute l'instinctive jalousie de la mère perçaient dans les dernières phrases. Oliva le sentit ; ses

mains se disjoignirent et glissèrent, pendantes, avec une infinie lassitude.

— Maman ! vous vous faites des idées... des idées qui sont fausses...

— Allons donc !... Est-ce que je ne te vois pas triste et soucieuse?... Est-ce que je ne m'aperçois pas de ses airs absents?... Mon flair ne m'a jamais trompée, petite ; vous avez quelque chose tous les deux, et j'ai le droit, Dieu merci, de savoir ce que c'est ?...

Le bruit sec de la porte d'entrée se refermant juste au-dessous du balcon arrêta net dona Bertez et jeta Oliva hors du fauteuil d'osier ; galvanisée, elle prit et serra les deux mains de sa mère avec une force nerveuse, dont on ne l'aurait pas jugée capable.

— Le voici ! le voici !... souffla-t-elle, les dents serrées. Mère, je vous en supplie : laissez-nous !... Et surtout... ne lui dites rien, à lui...

La veuve se dégagea, l'enveloppa d'un regard de profonde pitié :

— Ah ! tu vois bien qu'il y a quelque chose ?... fit-elle d'un ton indéfinissable.

Puis elle se détourna ; sa robe de soie chuchota des murmures frissonnants sur les nattes. Elle quitta la pièce. Dans l'appartement voisin elle prononça amicalement des phrases d'accueil. Une voix gaie, jeune et bien timbrée, répondit. Ensuite, un homme entra, qui traversa d'un pas rapide le salon désert, et Miguel fut en face de sa petite fiancée.

Debout devant lui, elle était à contre-jour, et il ne vit pas tout de suite l'altération du jeune visage... Souriant, il prenait les mains frémissantes et les baisait l'une après l'autre ; puis il la fit reculer doucement jusqu'au fauteuil et l'obligea à s'asseoir.

— Là !... Voici Olivita comme je l'aime ; voici Olivita entourée d'œillets roses pour paraître moins pâle et coiffée de soleil pour paraître blonde. *Mia*, laissez-moi remplir mes yeux de votre chère petite image, puisqu'il va venir un temps où je ne vous verrai plus !...

Il leva les yeux, en effet, et il la vit blême, les traits tirés, une souffrance au pli des lèvres. Il eut un geste indéfinissable et supplia :

— N'avez-vous pas repris courage encore, chérie ?...

Elle, les lèvres tremblantes, avait joint de nouveau ses doigts sur ses genoux dans l'attitude familière, et l'on aurait dit qu'elle priait ainsi, murmurant quelque oraison enfantine et

fervente que personne autre que la Vierge n'entendait.

— Est-ce qu'une Espagnole aurait moins de force que n'importe quelle paysanne de France ? poursuivit-il ; je ne peux le croire, Olivita. Dans votre corps frêle il y a une âme vaillante, n'est-ce pas ?... Pensez donc : combien de fiancées ont dit adieu à leur *novio*, et sans trembler, et sans gémir ?...

Le chagrin muet fit explosion tout à coup.

— Ah !... Ne me parlez pas des autres !... gémit Oliva en portant ses mains à son cœur oppressé ; que me font les autres, dites, Miguel ? Ce sont des Françaises, leur patrie est en guerre, leurs fiancés s'en vont et elles ont du courage !... C'est leur affaire !... Mais moi, je suis Espagnole, Miguel !... Ce qui se passe là-bas m'est étranger, ainsi qu'à vous...

— Ma mère était Française !... jeta-t-il du ton dont on revendique une gloire.

— Mais votre père est Espagnol, et vous aussi, et moi aussi !...

Désespérément, elle prit entre ses mains la tête du jeune homme qui s'était agenouillé, et elle serra, elle incrusta sur sa poitrine le cher visage obstiné.

— Ah ! mon bien aimé, gémit-elle, oubliant dans son exaltation toute la réserve accoutumée, pourquoi, dites, pourquoi faut-il que ce soit précisément sur moi, si faible, que tombe semblable douleur ?... Quel démon vous arrache de moi ? Quelle folie vous mène ?... Miguel, quel sortilège a guidé votre volonté... Ne m'aimez-vous plus, amour mien, et voulez-vous que je meure ?... Aller à cette guerre quand on y est obligé, c'est déjà affreux !... Mais vous... mais toi, mon fiancé, mon mari de demain, pourquoi t'arraches-tu toi-même de mes bras ?... Mon bien-aimé, mon bien-aimé, ne partez pas ! Voyez comme je suis une chose fragile, et quel besoin j'ai de m'appuyer à vous !...

Les sanglots hachaient ses phrases, et Miguel recevait les larmes chaudes sur son front, et ses yeux fermés et sa bouche sentaient se convulser et bondir la poitrine où grondait la peine...

— Aller en France ! Vous engager !... Ce n'est pas possible, mon *novio* chéri... Ce n'est pas possible !... Ah ! si vous alliez ne pas revenir...

L'horreur de cette pensée la rejeta sur le dossier du fauteuil, presque défaillante. Le visage de Miguel reparut, très pâle, un peu crispé.

— Olivita, murmura-t-il doucement, cherchant ses mots comme lorsqu'on parle d'une chose trop abstraite ; Olivita, ce qui m'arrache de tes bras, c'est une impulsion si grande et si haute que tu ne peux du premier coup la comprendre. J'ai du sang de *là-bas* dans les veines, vois-tu ; ma mère est née dans un de ces pays de forêt et d'eaux vives, où justement les Allemands traînent leurs bottes sales. Il faut que j'y aille. Mon père m'approuve ; mes sœurs regrettent de n'être que des femmes... il faut que je parte.

Elle sanglotait, la tête détournée, et peu à peu, peu à peu, ses bras glissaient, se détachaient des épaules du jeune homme avec une infinie lassitude, un suprême découragement...

— Tant d'Espagnols sont déjà partis, ô *mia*, qui n'avaient pas comme moi la France dans leur chair ! Ils ne l'avaient que dans le cœur, et ils sont allés la défendre comme on défend un autel, une femme, une cause, un idéal...

Elle ne le retenait plus, et il s'était levé, et il se penchait sur elle, et son souffle ardent cherchait à faire passer sur cette bouche inerte la flamme même des paroles. Mais le blanc visage altéré restait figé comme un masque de cire, et ne reflétait rien de cet enthousiasme qui brûlait au-dessus de lui.

Alors, désespéré, il eut le geste qu'elle avait tout à l'heure. Ses mains d'homme, ses fortes mains chaudes et moites, prirent brusquement la tête aux lourds cheveux noirs ; il la tourna vers lui, et les deux fiancés se regardèrent face à face. Jamais leurs yeux n'avaient été si proches que pendant cette minute-là !...

— Pourquoi?... Pourquoi t'en vas-tu?... Pourquoi?... balbutia Oliva tremblante.

Lui, à bout de mots, sachant qu'il avait déjà dit tout ce qu'il avait à dire, il murmura tout bas, âprement, passionnément, du fond même de son âme :

— C'est pour avoir l'honneur... Olivita... pour avoir l'honneur...

Les mots sacrés vibrèrent avec une telle intensité, que les œillets roses frémirent. Mais le blanc visage désolé ne s'anima pas. Oliva répéta dolente :

— Pourquoi t'en vas-tu?... Pourquoi?...

Alors il détacha doucement ses mains de cette chère tête fragile, et une grande douleur lui poignait l'âme : la petite *novia* n'avait pas compris...

* * *

Lorsque dona Bertez apprit l'événement qui troublait le bonheur de sa *chiquita*, elle jeta feu et flamme, et toute son indignation s'épancha en flot d'éloquence passionnée. Auprès de quelques amies, elle trouva des auditrices complaisantes. Dans certains milieux on approuvait et on admirait Miguel, mais en présence de sa fouguese future belle-mère, on n'osait trop plaider sa cause. Ailleurs, en revanche, on le blâmait carrément :

— S'il n'était pas fiancé, passe encore ! disait-on ; mais sur le point d'épouser cette délicieuse petite Bertez... il s'engage?... C'est un cerveau brûlé, un imbécile, un fou...

La veuve recueillait précieusement tous ces avis, toutes ces opinions, et les déversait ensuite dans l'oreille d'Oliva en les accompagnant de commentaires variés et énergiques.

— Il faut rompre ces fiançailles, *palomita*, disait-elle d'un ton pitoyable ; il faut briser ce lien. Laisse-le aller se faire tuer puisque le cœur lui en chante. Tiens, hier, le fils de l'alcade est passé trois fois dans la rue, et à chaque fois il a levé les yeux. Ce n'était pas pour regarder nos œillets roses, je pense !...

A ces insinuations, Oliva opposait pour la première fois de sa vie une résistance inattendue. L'amour éveillait en elle une énergie insoupçonnée, cette même énergie avec laquelle elle avait supplié Miguel, un jour, en étreignant contre sa poitrine le bien-aimé visage. Avec un doux entêtement, elle voulut garder à son doigt fin l'anneau des chères accordailles, et devant cette faiblesse muette qui savait être tout à coup si forte, dona Bertez dut s'incliner, la mort dans l'âme. Seulement, elle voua à son futur gendre une inimitié toute voisine de la haine. Quand il fut parti, elle donna libre cours à sa colère, et commença contre lui, auprès de la malheureuse *novia*, une véritable campagne de dénigrement. Oliva souffrit plus encore du parti pris de sa mère que de l'éloignement de son fiancé. Celui-ci, d'autre part, fut rendu responsable de la langueur, de l'amaigrissement, des insomnies cruelles qui accablaient la *chiquita*. Chaque lettre venant du front, pleine d'héroïsme et de joyeux entrain, provoquait une nouvelle explosion chez dona Bertez, une recrudescence de douleur dans l'âme d'Oliva, toute de faiblesse muette et meurtrie. Ce supplice dura un an, ... une année cruelle et pesante, dont les journées se traînaient l'une après l'autre sans paraître

vouloir finir. Dans le balcon vitré, Oliva, lasse, avait laissé mourir les œillets roses. Le fils de l'alcade, découragé, ne passait plus.

Au bout d'une année, dona Bertez prit une mauvaise fièvre, qui la conduisit rapidement à l'heure grave où un avenir plein de mystère redoutable efface le présent et ressuscite l'obscur passé.

Etouffée par une impitoyable agonie, muette mais possédant encore toute son énergie ancienne, la veuve attachait sur sa fille un regard de désespoir épouvanté. A cet instant suprême, Dieu éclairait peut-être son intelligence et lui faisait pressentir les beautés qui ne lui étaient point sensibles jadis ? . . .

A travers les râles, Oliva recueillit des syllabes . . . des mots . . . une phrase :

— Il faut . . . il faut être . . . forte ! . . . Pour avoir . . . l'honneur . . .

La chiquita se souvint que Miguel avait dit une chose semblable un jour ! . . . Elle se pencha plus attentive.

Mais dona Bertez ne parlerait jamais, jamais plus ici-bas ; le froid d'au-delà glaçait ses lèvres, et dans ses yeux qui se ternissaient une suprême douleur passa : la petite *novia* n'avait pas compris ! . . .

* * *

Octobre glorieux sonnait déjà les fanfares de la victoire proche, On sentait une allégresse recueillie palpiter à travers les lignes des communiqués officiels.

Bien loin de toute cette fièvre, dans le balcon vitré où le soleil ne trouvait plus de fleurs à caresser, Oliva attendait son *novio*. Elle portait à peine atténué, le deuil de sa mère. Le doux visage blanc était aminci, diminué par les douleurs passées et par les épreuves plus récentes. Ce moment de la réunion définitive, si passionément rêvé, voici qu'elle l'appréhendait maintenant.

Au bruit de la porte d'entrée, elle tressaillit et se leva toute droite. Il y eut une attente interminable . . . Mon Dieu ! comme il venait lentement ! . . . Puis des coups sourds et cadencés martelèrent le parquet, s'étouffèrent sur les nattes . . . Miguel, le fiancé mutilé auquel Oliva voulait être fidèle quand même, Miguel s'avança, bien changé, bien pâle, mais rayonnant de bonheur.

Elle n'eut ni un mot ni un geste, seulement elle ferma les yeux pour qu'il ne voie pas sa pensée. Il la prit dans ses bras. Elle entendit encore la voix chère. Mais toutes les fielleuses insinuations de dona Bertez sonnait plus fort à ses oreilles que les paroles du mutilé.

— Olivita . . . Merci ! . . . Merci ! balbutiait Miguel, serrant contre lui celle qui consentait à être sienne.

Et Oliva entendait une autre voix qui ricanaient :

— Il dit qu'il aime la France ? *ay chiquita* ! bien sûr : il l'aime plus qu'il ne t'aime, va ! . . . Son utopie passe avant toi. Le bonheur d'un tas d'étrangers le préoccupe plus que ton bonheur. C'est un amour sincère, ça ? . . . Allons donc ! . . .

La faible *novia* songea que tout ce poison qui stagnait au fond de son âme ne s'en irait jamais. Elle pressentit que sa vie allait être un perpétuel calvaire ; que ses meilleures heures de bonheur seraient gâchées, et posant son front sur l'épaule de celui qu'elle aimait, Oliva se mit à pleurer éperdument.

Affolé, il l'interrogeait . . . et elle pensa que toujours elle subirait ce supplice de ne pouvoir lui répondre. Elle s'épouvanta d'un avenir si sombre, et du fond du cœur supplia Dieu de lui montrer, où était son devoir. Naïvement, elle s'attendait à une réponse immédiate, une inspiration soudaine, un réconfort . . . Mais l'étroite voie qui conduit aux sereines certitudes ne se révèle pas aussi brusquement ; il faut la chercher longtemps, se traîner à genoux sur les pierres aiguës et déchirer ses mains aux épines . . . Alors Oliva sécha ses yeux, appela un sourire sur ses pâles lèvres que scellait la peine secrète, et comme un flocon de neige s'abandonne au vent qui le mène, elle s'abandonna à son destin . . .

* * *

Ils étaient tous deux assis sur un banc, dans une allée presque toujours solitaire, au fond du *Paseo*. Quand il faisait beau, Miguel, au sortir de son bureau, passait prendre sa femme, et ils venaient là respirer la fraîcheur des eaux et l'arome des jasmins. Mariés depuis un an, ils vivaient dans une quiétude dépourvue de joie. Oliva portait l'existence comme un fardeau et se taisait. Miguel devenait chaque jour plus sombre . . . Ce soir-là, comme à l'ordinaire, il

étaient silencieux. La jeune femme distraite, regardait deux papillons blancs qui tournoyaient dans un rayon de soleil. Comme atteints de vertige, ils se poursuivaient sans cesse ; mais quand ils s'effleuraient, leurs ailes devaient se heurter douloureusement sans doute, car ils se séparaient aussitôt avec un sursaut convulsif.

La voix de Miguel s'éleva, basse et grave, et Oliva tressaillit comme là-bas les papillons.

— *Mia*, puisque vous ne m'aimiez plus, pourquoi m'avez-vous épousé ? . . .

Elle ouvrit des yeux terrifiés et le regarda, attérée par ces paroles inattendues. Il venait de les dire sans le vouloir peut-être, parce qu'instinctivement il exprimait tout haut ce qu'il pensait tout bas. Et maintenant il attendait la réponse.

— Moi ? . . . Moi, je ne vous aimais plus ? . . . balbutia-t-elle ; ô Miguel ! . . . Comment pouvez-vous dire . . .

Ses lèvres tremblaient, refusant d'articuler les mots. Et elle aurait voulu lui crier : Moi, je vous aime, je vous aime uniquement et n'ai jamais cessé de vous aimer. Celui des deux qui aime le moins, c'est vous. Vous m'avez laissée seule, vous m'avez fait souffrir, vous n'avez pas eu pitié de mes larmes. Et quand vous êtes revenu, je vous ai épousé par faiblesse, parce que précisément je vous aimais trop. Mais il y a une sourde rancune dans mon amour, il y a une méfiance, il y a un doute qui traîne au fond de mon cœur. Je vous aime uniquement, et je sais que vous, vous ne m'aimez pas de même ! . . .

Au lieu d'épancher sa douleur, elle baissa la tête et se tut. Miguel soupira. Il était loin de penser qu'elle ne lui avait pas pardonné son départ, ni cet arrachement cruel qui avait suivi tant de supplications vaines. Il ne mesurait pas la gravité du lent travail que dona Bertez avait accompli dans l'âme faible de la *chiquita* . . . rien de tout cela ne lui venait à l'idée. Ils constatait simplement qu'une barrière d'indifférence montait, chaque jour plus haute, entre Olivita et lui.

— Si vous en aimiez un autre, poursuivit-il avec un calme déchirant, il fallait me le dire. Il ne fallait pas vous croire liée à l'infirme que j'étais devenu . . .

— Oh ! fit-elle sourdement.

— En vous obtenant à accomplir un devoir qui vous répugnait, voyez ce que vous avez fait, Oliva : nous sommes profondément malheureux l'un et l'autre et nous le serons toujours. Il n'y a entre nous aucune confiance, aucune communion de pensée. Votre âme m'est devenue étrangère, Oliva, votre chère petite âme dans laquelle je lisais si bien jadis . . . Nous vivons notre vie comme une bête de somme porte sa charge. Nous sommes comme deux voyageurs qui suivent une route, côte à côte, sans s'adresser la parole jamais ; si l'un d'eux défaille en chemin et s'assied un peu sur le talus, l'autre s'arrête et l'attend debout, mais sans s'approcher de son compagnon, sans lui porter secours, puisqu'il ignore le mal dont souffre celui-ci . . . et puisqu'il sait que ses questions seraient importunes . . .

Là-bas, les papillons poursuivaient toujours leur vol douloureux. Miguel disait sa peine lentement, par phrases coupées de petits silences. Et Oliva mordait ses lèvres pour ne pas se laisser aller à pleurer . . .

Le jeune homme, un grand moment, attendit une réponse qui ne vint pas. Alors, un lourd accablement pesa sur lui. Il comprit que cette chère bouche muette ne livrerait jamais le secret dont il était avide. Très bas, plaintivement, il soupira :

— Mon Dieu ! . . .

Puis, pour échapper au silence qui les enveloppait, il dit d'une voix qu'il s'efforça de rendre calme :

— Voulez-vous que nous rentrions, Oliva ? . . . Ne faites pas cette figure triste : tout cela devait être dit, maintenant nous n'en parlerons plus.

Ils s'étaient levés et s'en allaient à travers le jardin. Comme d'habitude, il s'appuyait à elle, car l'appareil qui remplaçait la jambe amputée était lourd et le fatiguait. Ce soir-là, toute sa détresse morale augmentait encore la douleur physique, et Miguel se traînait au bras de sa femme, avec une sorte de lassitude, d'accablement humilié . . .

Or, comme ils allaient franchir le grille du *Paseo*, deux couples de touristes, jeunes ménages en voyage de noces probablement, s'arrêtèrent pour les laisser passer. Les femmes regardèrent avec sympathie le pâle visage d'Oliva. Les hommes, que leur ressemblance faisait deviner frères, portaient l'insigne des

blessés, et la croix de guerre. D'un seul coup d'œil, ils virent le même ruban qui se nouait à la boutonnière de Miguel, et sa douloureuse figure contractée, et la mutilation qui gênait sa marche...

— Ah ! fit l'un à voix basse ; voici encore un de ceux-là qui sont venus donner leur sang pour nous !...

D'un même mouvement, chapeau bas, les deux Français s'avancèrent. Leurs mains se tendirent...

— Excusez-nous, Monsieur, dit l'aîné, la gorge serrée d'émotion ; excusez-nous... c'était pour avoir l'honneur...

Il n'acheva pas. Miguel redressé, transfiguré, serrait les mains tendues...

Scènes brèves, et qui s'est vue souvent de l'autre côté des Pyrénées depuis les grands jours où le sang de là-bas est venu se mêler à celui d'ici.

Les touristes s'éloignaient. Miguel s'appuyait de nouveau au bras de sa femme et ils reprenaient leur marche lente, traînant derrière eux leurs ombres mêlées qu'allongeait le soleil déclinant...

... Seulement... seulement, les mots déjà entendus étaient passés comme une flamme dans la pensée engourdie d'Oliva.

Pour avoir l'honneur... Pour avoir l'honneur... C'est cela que Miguel disait, le soir où il s'était arraché des bras suppliants de sa *novia*. Pour avoir l'honneur... c'est cela que dona Bertez balbutiait dans ses râles, à l'heure où les premières clartés éternelles commençaient à se mêler, dans une aurore ineffable, aux dernières ombres d'ici-bas !... Et ceux-ci encore, qui avaient salué Miguel comme on salue les héros, ils avaient répété l'énigmatique phrase : pour avoir l'honneur !...

Mon Dieu !... est-ce que cet honneur-là serait par hasard la plus haute chose du monde, puisqu'il était exalté par l'admiration des hommes, puisqu'il jaillissait comme un mot suprême dans la torture des adieux et dans l'angoisse de la mort ? Est-ce que cet honneur, comme la foi et le devoir, est-ce que cet honneur passait avant l'amour ?...

Une immense épouvante, qui n'était après tout qu'un immense remords, envahissait peu à peu l'âme d'Olivita. Voilà... elle comprenait maintenant !... elle comprenait !... et elle était si troublée, si endolorie, que c'était

Miguel qui devait la guider... elle ne voyait plus autre chose que la grande lumière qui montait en elle.

Ils arrivaient chez eux. Machinalement, ils gravirent le large escalier, et Oliva accomplit les gestes accoutumés : ôter les gants, le chapeau... ranger dans le tube de vieille faïence la canne de Miguel... Il lui semblait vivre dans un rêve. Ils entrèrent dans le salon. Le soleil couchant flamboyait dans le balcon vitré.

Alors brusquement la jeune femme entraîna son mari jusqu'au fauteuil d'osier et le fit asseoir sous ce nimbe éclatant que versaient les verrières. Ensuite, elle glissa près de lui, agenouillée, joignit les mains et murmura :

— Pardon !...

Muet de stupeur, il la regardait dans un trouble immense. Elle se mit à parler avec un calme de source qui s'épanche, avec une humilité de pénitence qui avoue... Les mots de tendresse, les mots de supplication et de repentir s'égrenaient sur ses lèvres aussi fervents que ceux d'une prière. Et elle disait comment elle ne l'avait pas compris, et combien elle lui en avait voulu de ce départ cruel, qui ressemblait tant à un abandon. Pour le placer plus haut, lui, dans son admiration toute neuve, elle s'abaissait davantage. Miguel, extasié, la regardait et l'écoutait dans l'émerveillement de ce bonheur inattendu. Ainsi, ce n'était pas ce qu'il avait supposé !... Il respirait largement, comme un homme qui, arrivé au sommet d'une colline, pose son fardeau et contemple l'horizon pur. Alors il s'aperçut qu'elle était toujours à genoux, et il voulut la relever. Mais elle résista doucement. Un sourire — le premier ! — passa sur le visage blanc qui se haussait vers l'époux :

— Miguel... pour avoir l'honneur...

Et le héros, ébloui de joie, se pencha vers son amour enfin retrouvé...

M. BARRÈRE-AFFRE

Le Noël.

LOGIQUE

Au cours d'histoire sainte, la maîtresse demande à une élève :

— Voyons, Mademoiselle Irma, que firent les Hébreux à leur sortie de la mer Rouge ?

— Ils se séchèrent.

La maison de neige

CONTE CANADIEN

(*Écrit pour "L'Apôtre"*)

De vieux chroniqueurs racontent que durant le séjour en Égypte de la Sainte Famille, les autres pays du monde réclamèrent à Dieu le privilège d'avoir eux aussi la visite du Sauveur. Du moment qu'il avait quitté la Judée, pourquoi toutes les autres Nations, sur qui Il devait un jour régner, n'auraient-ils pas eux aussi Sa visite. L'Égypte impie n'avait aucun titre spécial à cet honneur exclusif. Sans doute Dieu, par son archange avait commandé à saint Joseph de demeurer en Égypte jusqu'à la mort d'Hérode, mais Dieu pouvait bien permettre une infraction à son propre décret, et puis, il ne s'agissait pas d'un séjour en chaque pays, mais simplement d'un voyage qui permettrait à toutes les contrées de la Terre de saluer le Rédempteur.

Il fut fait droit à cette requête et, à peu de jours de là, la modeste caravane se remit en route.

L'Égypte lui avait offert les souvenirs de son antique civilisation, la Lybie, la Nubie, lui présentèrent les richesses de leur sol si fertile alors. Les guerriers obéissant aux successeurs de Jugurtha, lui firent escorte jusqu'aux colonnes d'Hercule, elle traversa l'Ibérie et, par la route frayée par les soldats d'Annibal arriva en Gaule. L'Italie, la Thrace, l'Hellade, la Scythie, la Germanie furent ensuite parcourues et quand, poussant vers l'Occident les célestes voyageurs eurent atteint la fin de la Terre connue, des Anges vinrent qui transportèrent à travers les airs le rocher de Bretagne où ils se tenaient et le déposèrent auprès du Saint-Laurent.

Sur cette terre vierge à peu près inhabitée, ils reprirent leur route. Mais ils n'avançaient que lentement. On était à la fin de l'automne. L'hiver ne tarda pas à venir et la marche se fit de plus en plus pénible. La nuit surtout le froid rigoureux et l'absence de toute habitation était une douloureuse épreuve.

Un soir la nuit les surprit sur la rive du Fleuve à peu près là où est à présent St-Joseph de Lévis. Devant eux l'immense champ de glace s'étendait sur l'eau jusqu'au rocher qui se

dressait en face, autour d'eux pas un arbre, pas une grotte où se réfugier.

Alors Jésus fit un signe et le vent qui, tout-à-l'heure soufflait en tempête s'apaisa soudain tandis que la neige tombait plus drue et plus molle. Les flocons tombaient comme les pétales de roses innombrables qu'on eut effeuillées du haut des cieux. Au-dessus de la Ste Famille ils s'arrêtaient et formaient comme un dôme. Tout autour, par contre, ils s'amoncelèrent en une muraille toute blanche qui montait, montait, jusqu'à atteindre le dôme. Ainsi, Jésus, Marie, Joseph et même l'âne qui les avait suivi se trouvaient à couvert. Comme naguère à la crèche le bon âne se mit à réchauffer de son haleine le Divin Enfant, déplorant seulement l'absence du bœuf son compagnon de Bethléem qui avait, lui, bien plus de souffle.

Et Jésus souriant, réchauffé, réconforté, s'endormit doucement dans les bras de sa sainte Mère. Saint Joseph étala par terre son manteau et la Vierge s'y étendit tandis que le charpentier de Nazareth s'adormait sur des branchages.

Les anges veillaient à ce que rien ne troublât le repos de l'Enfant-Dieu et que ce repos dans la maison de neige, lui fût doux et profitable.

Les voyageurs demeurèrent là quelques jours, puis, se remirent en marche, mais désormais à chaque halte, la même merveille se renouvelait, la maison de neige surgissait et les recouvrait à l'endroit qu'ils avaient choisi. L'hiver eut beau être rude et âpre la bise, grâce aux maisons de neige miraculeusement élevées pour Lui le petit Jésus ne souffrit pas du froid et entrecoupa de nuits bien chaudes et calmes, les étapes parmi les bois et les champs glacés. Lorsque vint le moment de quitter cette terre Jésus se retournant vers ce qui devait être le Canada leva sa petite main et prononça :

“ Que ce pays soit béni, qu'il devienne beau et riche parmi les plus riches et les plus beaux et puisque la neige m'y a été bienfaisante qu'elle lui soit à lui aussi, une source d'opulence. Que chaque hiver il se revête d'un blanc manteau qui tiendra chaud son sol et l'apprêtera pour les moissons prochaines, que les monts, les eaux, les arbres s'y vêtent d'éclatante blancheur en mémoire de mon passage et que, lorsque les hommes l'auront peuplé, ils se

souviennent de mon nom et gardent à jamais la foi que je leur aurai donnée.

Depuis ce temps, le sol canadien est apparu chaque année, blanc à perte de vue, en mémoire de la Maison de Neige.

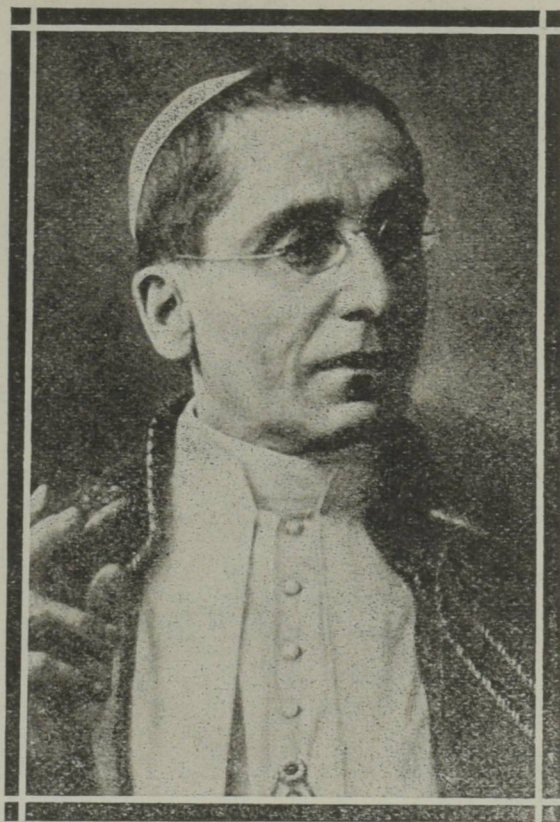
LE VIEUX MÉNESTREL.

Benoît XV

Dans son *Parfum de Rome*, Louis Veillot, après avoir dit sa crainte de voir le monde précipité "dans une anarchie violente et destructive", se reprend tout de suite et écrit : "Attendons le châtement, non la mort. Toutes les transgressions seront vengées, toutes les ingratitude punies ; le monde, ses erreurs au cou, baigné de sueur, de sang, de larmes, passera par d'épaisses ténèbres, implorant la lumière, l'autorité et la liberté. Et c'est dans cette épreuve, dont ses gémissements demanderont à Dieu d'abrèger le cours, que le Pape ressaisira le monde, ou plutôt que le monde ressaisira Dieu. Alors l'inépuisable fécondité de l'Église se manifestera : de ses vieilles vérités écloront des forces et des merveilles nouvelles et elle poursuivra son œuvre, qui est de mettre Jésus-Christ en possession de toute la terre, et toute la terre en possession de Jésus-Christ".

Ce fut la grande mission de Benoît XV de "ressaisir le monde, baigné de sueur, de sang et de larmes", et de ramener ses regards éplorés vers Jésus-Christ en les attirant vers le Siègre de son Vicaire par la douceur divine d'une inlassable charité.

Le premier appel "à tous les catholiques de l'univers" de Benoît XV, élu le 3 septembre et couronné le 6, est daté du 8 septembre 1914 : "... Dès le premier regard jeté du haut de ce Siègre Apostolique sur le troupeau du Seigneur remis à nos soins, nous avons été saisi d'horreur et d'amertume, en contemplant cette guerre épouvantable où nous voyions une si grande partie de l'Europe dévastée par le fer et le feu et toute rougissante du sang des chrétiens. C'est en effet Jésus-Christ, le bon Pasteur, dont nous tenons la place dans le gouvernement de l'Église, qui nous confie es agneaux et les brebis, pour que nous les



Sa Sainteté Benoît XV

comprendions tous, quels qu'ils soient, dans les étreintes d'une même charité paternelle. Puis donc qu'à l'exemple du Seigneur nous devons être prêt, comme nous le sommes, à donner jusqu'à notre vie pour leur salut, nous sommes dans la ferme et certaine détermination de ne rien négliger de ce qui sera en notre pouvoir pour accélérer la fin d'une si funeste calamité..." Quatre jours auparavant, au lendemain même de son élection, le successeur de Pie X disait au cardinal Mercier, en le pressant sur son cœur : "Dans votre personne, c'est tout votre peuple que je plains, que j'embrasse et que je bénis"; et au Consistoire du 22 janvier 1915, Benoît XV condamnait les injustices et les crimes "de ceux qui ont franchi les frontières des nations adverses", faisant de plus écrire par le cardinal Gasparri à M. Van den Heuvel, ministre de Belgique auprès du Saint-Siègre, le 6 juillet de la même année, que la violation de la neutralité du territoire belge par l'armée allemande était directement comprise dans cette condamnation pontificale. Ainsi, le Saint-Siègre était la seule des puissances neutres à protester, dès les premiers mois du conflit, contre la violation du droit. On a donc pu écrire avec raison, comme le fait le R. P. Lémieux, procureur général des Oblats de Marie Immaculée à Rome, dans l'*Almanach de*

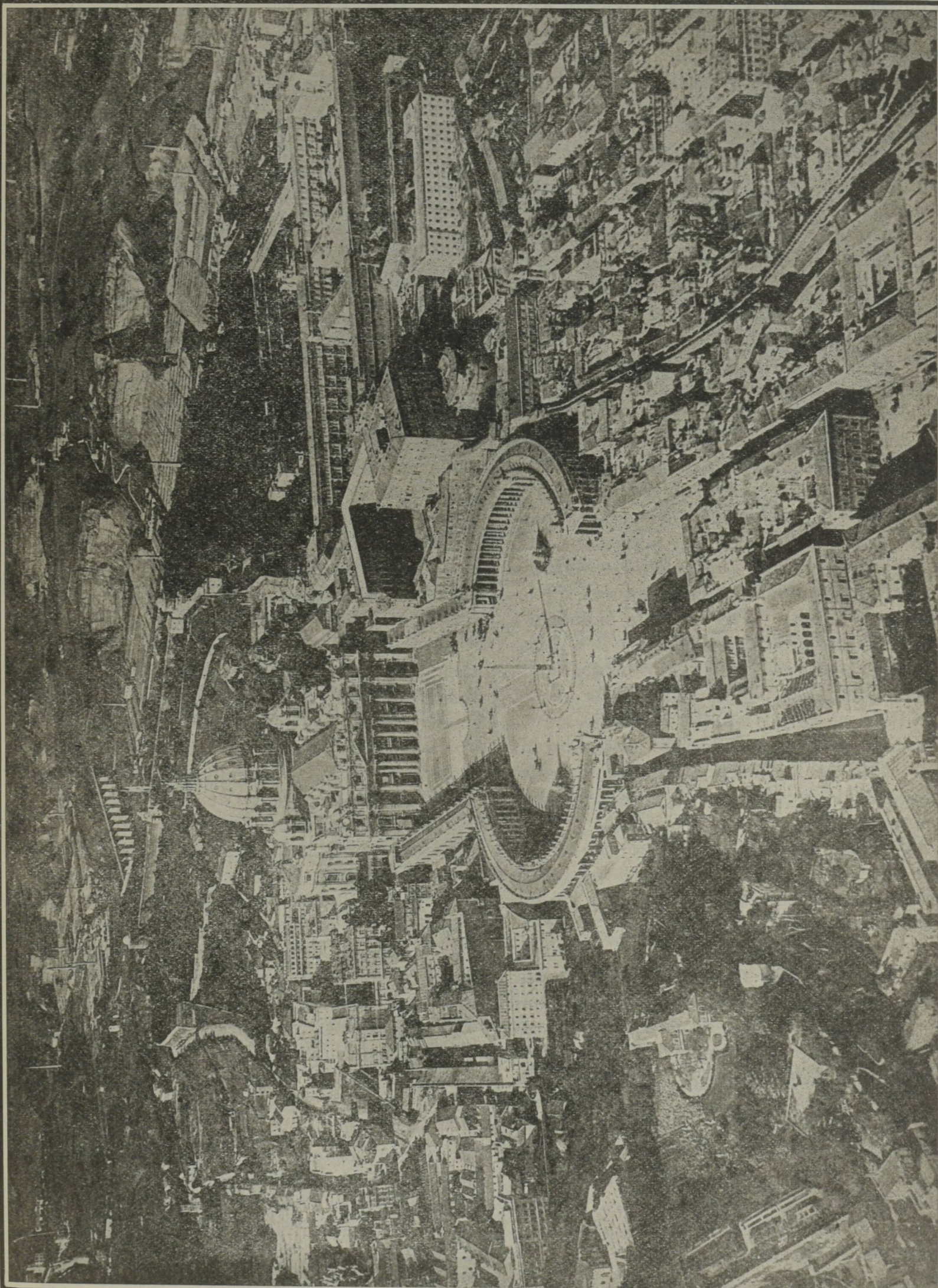


SA SAINTETÉ BENOÎT XV à son bureau de travail.

l'Action Sociale Catholique de 1922, que Benoît XV fut, au cours de la guerre mondiale " tout ensemble le Pontife de la charité, de la justice et de la paix ".

Mais il est juste de dire que c'est surtout par sa charité que Benoît XV a conquis l'admiration du monde. On ne connaîtra probablement jamais dans toute son étendue l'action bienfaisante de cet auguste Samaritain de l'humanité souffrance. Dès l'année 1915, Benoît XV obtenait l'échange des prisonniers invalides : œuvre de charité magnifique qui valut au Pape les remerciements de tous les chefs d'États belligérants (adressés officiellement au Souverain Pontife en *langue française*, sauf deux) et la reconnaissance toute spéciale de milliers de mères de famille. Aux premiers jours mêmes de la guerre, en décembre 1914, le Pape, dans un sentiment de bonté paternelle vraiment touchante, s'était activement préoccupé de soulager l'anxiété des familles sans nouvelles de soldats prisonniers, ou présumés prisonniers et, après avoir fait recommander aux aumôniers par une instruction de la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires d'aider les soldats dans leur correspondance et " au besoin d'écrire eux-mêmes leurs lettres ", Benoît XV n'avait pas tardé à créer au Vatican cet *Office de renseignements pour les prisonniers de guerre* qui devait apporter tant de consola-

tion à d'innombrables familles. Ce fut ensuite l'œuvre du rapatriement des civils non combattants ; celle du transport en territoire neutre des blessés et malades légers, de la recherche des disparus, etc. Pour remercier le Pape de ces extraordinaires bienfaits, il y eut des manifestations touchantes, tout particulièrement de la part des prisonniers français échangés et des mères de familles de France qui envoyèrent au Vatican, comme on le sait, une délégation de Veuves de la grande guerre pour déposer aux pieds du Souverain Pontife l'hommage de leur reconnaissance. Le Saint-Père fit un jour remercier Mgr Touchet, évêque d'Orléans, qui lui avait transmis le merci d'humbles soldats français, prisonniers échangés grâce à l'intervention de Benoît XV, par une lettre du cardinal Gasparri, où on lit : " Les remerciements tout simples et tout confiants que Votre Grandeur a recueillis ont particulièrement touché le Souverain Pontife. Il s'est plu à y voir cette spontanéité d'une âme qui donne aux plus modestes fils de France une sorte de noblesse instinctive : cette sincérité aussi qui leur fait rendre hommage à la vérité dès qu'ils la reconnaissent et qui, pour le dire en passant, explique dans une très large mesure le si réconfortant réveil religieux de votre cher pays " (4 avril 1915).



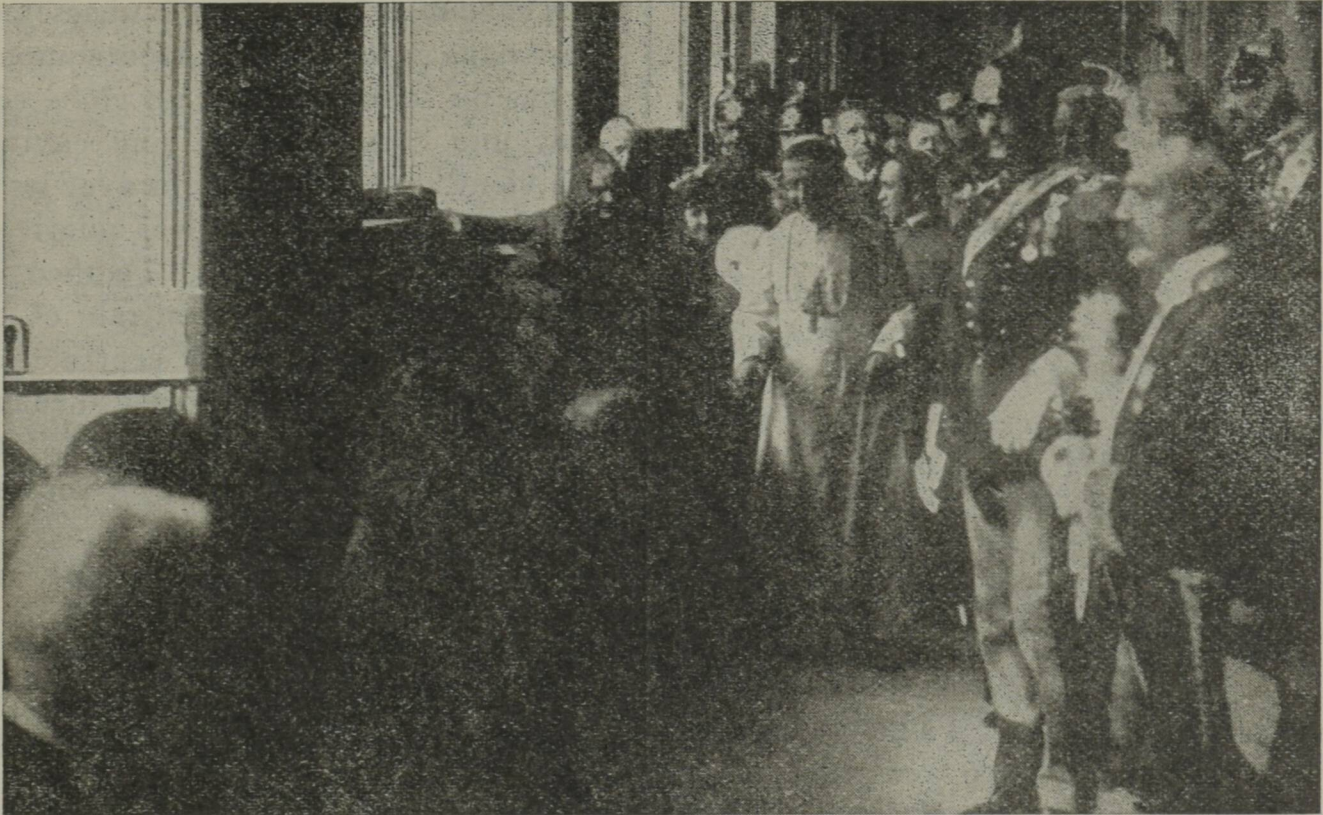
VUE DE SAINT-PIERRE DE ROME ET DU VATICAN. (Cette vue a été prise en aéroplane).

Pour donner une idée du bien qu'a fait cette œuvre de l'échange des prisonniers invalides, notons que de mars 1915 à novembre 1916 seulement on compta 8,868 Français et 2,343 Allemands rapatriés. Après la guerre, c'est au secours des pauvres enfants destitués que se porta tout particulièrement la charité de Benoît XV ; et nous nous rappelons encore son appel du 12 novembre 1919 si profondément touchant en faveur de ces victimes innocentes de l'horrible conflit et les innombrables secours en argent et en provisions de toute sorte qu'il leur fit distribuer

Mais, si paternellement préoccupé qu'il ait été de soulager les misères temporelles de la guerre, Benoît XV, en véritable pasteur, s'est par-dessus tout consacré au service des âmes. L'un de ses premiers actes de charité sous ce rapport fut la suspension des censures (pour le temps de guerre, avec obligation de s'en faire relever à la conclusion de la paix) frappant les prêtres appelés par des lois iniques à porter les armes et à verser le sang de leurs semblables. Que d'absolutions ont pû être données sur les champs de bataille grâce à cette indulgente prévoyance du Père des fidèles ! " Les saints prêtres font un bien immense dans les armées ", disait Benoît XV à l'archevêque de Besançon. Et le Pape suivait les prêtres mobilisés avec une sollicitude toute particulière, les exhortant à la ferveur et les mettant en garde contre les dangers de leur nouveau genre de vie, si peu en harmonie avec la vie sacerdotale.

C'est encore en enseignant au monde la vérité que Benoît XV, comme tous les autres Papes, a rendu à la civilisation les plus grands services, pendant et après la guerre. Sa première encyclique *Ad beatissimi* sur les principales causes du conflit mondial, ou plutôt, selon les propres expressions du Pape, " du mal qui doit être regardé à bon droit comme la semence de cette guerre si cruelle " : le refroidissement de la charité, le mépris de l'autorité, l'antagonisme des classes et le désir effréné des biens temporels, — restera l'un des plus importants documents du règne de Benoît XV. De même, ses mémorables encycliques sur la paix, sur saint Jérôme et les Saintes Écritures, où le Pape expose la traditionnelle doctrine de l'inspiration biblique, sur la prédication de la parole de Dieu, où il établit qu'il y a une vocation divine pour la prédication comme

il y en a une pour le sacerdoce, sur le septième centenaire du Tiers-Ordre franciscain et sur celui de saint Dominique, où l'esprit de charité, de paix et d'apostolat doctrinal est hautement recommandé ; sur saint Éphrem, qu'il est heureux de proclamer docteur de l'Église et d'exalter comme une gloire de l'Église d'Orient ; son *Motu Proprio* sur le Patronage de saint Joseph, dénonçant les ravages du matérialisme, les dangers et l'utopie d'une république universelle sans famille, sans patrie et sans Dieu, et proposant saint Joseph comme modèle aux ouvriers pour " les préserver de la contagion du socialisme, le plus mortel ennemi de la doctrine chrétienne " ; les fermes directions sur l'action sociale catholique qu'il a tracées, pour le plus grand profit du monde catholique tout entier, dans ses lettres aux Évêques de Vénétie et à l'Évêque de Bergame ; son encouragement exemplaire donné à la presse catholique en fondant pour l'Italie une " Œuvre nationale de la Bonne Presse " et en faisant une obligation " à tous les catholiques, et particulièrement à chaque prêtre, ainsi qu'aux couvents, collèges, associations et paroisses, de donner à cette œuvre primordiale leur appui moral et matériel " ; sa dénonciation des périls du spiritisme, du mouvement protestant de fausse unité religieuse et des agissements dangereux de la Y. M. C. A. et associations similaires, dont la neutralité constitue un piège pour l'âme des jeunes gens catholiques ; sa grande encyclique sur les Missions, qui est à faire germer dans l'Église une merveilleuse moisson d'œuvres et d'ouvriers évangéliques ; les leçons de ses canonisations, particulièrement celles de sainte Marguerite-Marie et de sainte Jeanne d'Arc, leçons soulignées par des allocutions profondément édifiantes ; sa fondation de la Congrégation de l'Église d'Orient, coup magistral de stratégie apostolique ; son encyclique *In præclara summorum* publiée à l'occasion du sixième centenaire d'Alighieri et où il déclare avec une noble et juste fierté que " Dante est avant tout nôtre " et où il met puissamment en relief la portée apologétique de l'immortel poème, la *Divine Comédie* ; ses directions sages et pacificatrices, sur la question des langues ; ses appels à l'apostolat féminin : tous ces actes constituent un enseignement précieux pour l'Église et pour la société civile elle-même.



S. S. BENOÎT XV, passant au milieu des pèlerins

Dans ses rapports avec les gouvernements, Benoît XV s'illustra par une haute et prudente diplomatie. Il ne paraît pas exagéré de dire qu'aucun autre Pape n'eut à résoudre les difficultés d'ordre international qui s'imposèrent à l'attention du successeur de Pie X, dès son avènement au trône pontifical. Au milieu de la ruée mondiale où les grandes nations s'entrechoquaient de la Baltique à l'Atlantique dans un formidable tourbillon de poussière et de sang, où chrétiens s'acharnaient contre chrétiens, catholiques contre catholiques, comment garder la souveraine impartialité qui seule convenait à l'auguste représentant du Prince de la paix ? comment défendre le droit et la justice en sauvegardant la charité ? comment plaindre les victimes sans provoquer les agresseurs à la révolte et sans attirer sur la sainte Église de Dieu des vengeances plus redoutables encore que la guerre ? Plus d'une fois, au fond de son oratoire du Vatican, Benoît XV dut se croire aux côtés de Jésus à Gethsémani... Mais, semblable au divin Maître, le Pape sentait sa charité se dilater sous l'angoisse écrasante des responsabilités suprêmes. Qu'importe l'échec, qu'importe l'injure, qu'importe le calvaire, le Vicaire de Jésus-Christ ouvrait toujours plus grands les trésors de son amour paternel et ses lèvres ne se

fatiguaient pas plus que celles de saint Jean à redire : *Aimez-vous les uns les autres*. Aussi, quand l'heure bénie de la paix eût sonné, les peuples et leurs chefs, ensanglantés, meurtris, lèchèrent d'instinct leurs yeux pleins de deuil et de larmes vers le Père qui avait souffert, jusqu'à l'agonie du cœur, des souffrances de tous et qui, devant les misères universelles de l'après-guerre, oubliant toutes les injures, ne savait que répéter, avec un redoublement de charité qui émerveilla le monde, la grande parole du Maître : *Misereor super turbam*. L'univers crut voir Jésus-Christ lui-même penché sur l'humanité souffrante ; et l'humanité baisa avec respect la blanche tunique de Benoît XV. Des ambassadeurs de toute la terre accoururent au Vatican pour dire merci au Pape ; et le Papauté remonta au Thabor sur les ailes de la charité.

Honneur et reconnaissance éternelle à l'auguste et vénérée mémoire du Pape de la charité, de Benoît XV, Ro pacifique comme son Maître, héroïque serviteur des serviteurs de Dieu, victime de son amour pour l'humanité !

Antonio HUOT, *ptre*

La Semaine religieuse de Québec.

L'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg



LE retour de l'Alsace-Lorraine à la France lui a rendu ce chef-d'œuvre d'horlogerie astronomique, qui n'a jamais été dépassé ni même égalé : l'horloge de la cathédrale de Strasbourg.

Ce fameux monument, qui comptait, au moyen âge, avec la tour de la cathédrale, au nombre des sept merveilles de l'Allemagne, a été reconstruit deux fois. La première horloge datait du XIV^e siècle. Elle fonctionna environ cent ans. Celle qui la remplaça s'arrêta en 1789.

L'horloge actuelle, œuvre géniale de J.-B. Schwilgué, un enfant de Strasbourg, fut commencée en 1838 et terminée en 1842.

Jean-Baptiste Schwilgué, raconte son fils Charles, n'avait que douze ans lorsque la deuxième horloge cessa de fonctionner. Il se rendait assidûment les dimanches à la cathédrale, vers l'heure de midi. C'était le moment où le suisse débitait son discours invariable, expliquant aux étrangers *pourquoi l'horloge ne marche plus*. Un jour que le petit Schwilgué entendit, comme à l'ordinaire, cette parole finale, désespérante, ne pouvant contenir son émotion, il s'écria à haute voix :

— Eh bien ! moi, je la ferai marcher !

Semencé par le suisse, il répliqua avec une nouvelle assurance :

— Je vous jure devant Dieu qu'avec son secours je ferai marcher cette horloge et chanter le coq.

L'enfant quitta le transept, laissant les assistants étonnés de ce qu'ils venaient d'entendre.

Plus tard, sous la Terreur, le même Jean-Baptiste se présente au commissaire de Schlestadt, en lui disant :

— Citoyen commissaire, si tu veux rendre la liberté à mon père, je te promets de faire chanter le coq de l'horloge de Strasbourg.

— Veux-tu bien vite t'en aller, petit drôle, lui fut-il crié.

Doué de talents précoces pour les mathématiques et les arts mécaniques, ce "petit drôle" devait, quarante-quatre ans après, réaliser le rêve de sa jeunesse.

La cage se compose d'un soubassement qui se divise dans sa longueur en trois compartiments. Au bas du soubassement, un globe céleste ; en haut, une corniche avec une cavité voûtée. Puis vient la galerie des lions avec les armoiries de Strasbourg ; au milieu de la galerie, le cadran de l'horloge ; et de là, l'édifice supérieur consistant en une tour centrale et deux tourelles latérales. La tour centrale comprend trois étages distincts ; elle est surmontée d'un dôme ajouré. Dans la tourelle de gauche, au faite de laquelle trône le coq, sont renfermés les poids qui actionnent les rouages moteurs ; dans celle de droite est pratiqué un escalier à limaçon qui mène à l'étage supérieur de l'horloge, ainsi qu'à la galerie du portail sud, où l'on voit extérieurement un cadran indiquant les heures, les minutes et les jours de la semaine.

Dans le plan que nous venons de tracer succinctement sont logées, en outre des ouvrages moteurs, les parties essentielles qui attirent les regards admiratifs des visiteurs. Ce sont les figures symboliques mobiles ; les organes servant à l'indication du temps et des phénomènes astronomiques : les calendriers.

Les figures symboliques se meuvent à tous les étages. La galerie voûtée construite dans le milieu du soubassement, au-dessus du calendrier, est le quartier des sept jours de la semaine représentés par des divinités assises sur leurs chars, et qui, par un mouvement lent et continu, apparaissent chacune à son jour : Diane, *lundi* ; Mars, *mardi* ; Mercure, *mercredi* ; Jupiter, *jeudi* ; Vénus, *vendredi* ; Saturne, *samedi* ; Apollon, *dimanche*.

Autour du cadran, se tiennent deux petits anges ; l'un, avec un sceptre et une clochette, sonne le premier coup des quarts d'heure ; l'autre, son vis-à-vis, retourne le sablier au dernier coup du quatrième quart. Chaque quart de l'heure est sonné en deux coups.

Dans la partie inférieure du troisième étage se dresse la Mort, entre deux timbres, tenant dans la main gauche une faux, dans la main droite un os dont elle se sert pour frapper les heures, tandis que les quatre Ages de la vie sortent, à tour de rôle, de leur cachette, pour marquer le second coup des quarts : l'*enfant*, tenant un thyrses à la main, ouvre la marche ; il est suivi de l'*adolescent*, armé d'une flèche ; puis vient l'*homme* d'âge mûr, un guerrier

portant un glaive ; en dernier lieu, le *vieillard* qui de sa béquille, frappe les quatre quarts.

Ces quatre dernières figures ne fonctionnent que durant le jour, de 6 heures du matin à 6 heures du soir ; la Mort, au contraire, continue nuit et jour, sans se lasser, à sonner le glas de l'heure.

A l'étage supérieur, on voit au milieu de la galerie le Christ, avec l'oriflamme de la Résurrection. Il attend l'heure de midi pour recevoir ses apôtres et les bénir. Ceux-ci se présentant l'un après l'autre, Pierre en tête, s'inclinent respectueusement devant le Maître qui les bénit chacun en particulier et étend sa bénédiction sur toute l'assistance. A la vue du troisième apôtre, le coq, perché au haut de sa tourelle, se met à battre des ailes, agite la tête et la queue, ouvre le bec et lance son cri. Ce même phénomène se reproduit au passage du huitième et du douzième apôtre. Ainsi, par son chant répété, le coq nous rappelle le reniement de saint Pierre, sans nous faire oublier les larmes brûlantes de l'apôtre, sa touchante proclamation d'amour par trois fois réitérée et contresignée par le sang dont il empourpra la colline du Vatican.

M. A. Ungerer, horloger-mécanicien chargé de l'entretien de l'horloge, a fait, avec sa grande compétence, la description scientifique de cette merveille.

Les figures automatiques, déclare-t-il, ne sont que d'une importance secondaire. Ce sont les mécanismes reproduisant automatiquement et à perpétuité les données astronomiques, calculées par Schwilgué, à des fractions de seconde près, qui donnent une si grande valeur à son œuvre. Les solutions qu'il a imaginées pour reproduire le résultat de ces calculs au moyen d'organes mécaniques se distinguent autant par l'exactitude et le fini du travail que par les formes élégantes et les dimensions bien proportionnées de toutes les parties.

Les parties scientifiques de l'horloge comprennent :

Le *globe céleste* situé au bas de l'horloge, sur lequel sont représentées environ 5,000 étoiles des six premières grandeurs. Sur l'axe de la sphère est fixée une aiguille qui marque le temps sidéral, et avec le globe est combiné un mécanisme reproduisant le mouvement apparent de la précession des équinoxes, une période de 25,868

ans, pendant laquelle l'axe terrestre décrit un mouvement oscillatoire.

Le *calendrier civil*. L'aiguille solaire marque le temps vrai ou mouvement apparent du soleil autour de la terre — celle-ci étant envisagée comme restant immobile. L'aiguille lunaire indique le mouvement de la lune autour de la terre ; elle permet en même temps de reconnaître les phases de la lune, ainsi que les éclipses solaires et lunaires. Les deux aiguilles marquent les heures du *lever* et du *coucher* du soleil de chaque jour de l'année. Le calendrier civil désigne automatiquement et à perpétuité le quantième du mois, les jours bissextiles, ainsi que toutes les fêtes mobiles. Apollon se tient à l'extrémité du calendrier, et de sa flèche indique la date et la fête du saint du jour. Diane, la déesse de la nuit, au côté opposé, n'est qu'une figure de *décor*. Toutes les irrégularités du calendrier grégorien sont minutieusement observées dans la construction de cette partie de l'horloge.

Le *comput ecclésiastique* est un mécanisme très ingénieux et compliqué qui reste immobile pendant toute l'année et n'entre en fonction que dans la nuit de la Saint-Sylvestre ; les indications du calendrier ecclésiastique sont alors mises au point pour l'année (entière) à venir. Ce sont : le millésime, le cycle solaire, le nombre d'or, l'indiction romaine, la lettre dominicale, les épactes.

Les *équations solaires et lunaires* sont reproduites par des mécanismes qui parfois accélèrent ou parfois ralentissent la marche des aiguilles et de la lune.

Le *cadran* pour l'indication du temps moyen est muni de deux paires d'aiguilles : les dorées marquent l'heure astronomique du méridien de Strasbourg ; celles qui sont argentées indiquent l'heure publique (des horloges de la ville).

Un *planétaire*, au premier étage de la tour centrale, d'après le système de Copernic, montre avec une précision mathématique la marche des planètes autour du soleil, à savoir : Mercure, Vénus, la Terre avec la Lune, Mars, Jupiter et Saturne. Sur la circonférence du planétaire sont marqués les signes du zodiaque.

Le *globe lunaire* qui indique les phases de la lune est disposé au-dessus du planétaire.

Les panneaux de l'édicule sont garnis d'anciennes peintures de Tobie Stimmer.

Aux angles du calendrier perpétuel, on remarque les figures des quatre grandes mo-

narchies de l'ancien monde : la Perse, l'Égypte, la Grèce et Rome. Sur les corniches, au-dessus du calendrier : la Création du monde, la Résurrection des morts, le Jugement dernier, la Mort placée entre le Vice et les Vertus théologiques. Aux quatre coins du planétaire : les quatre saisons figurées par les quatre âges de l'homme. Sur les panneaux de la tourelle du coq : Uranie, la muse de l'astronomie ; Copernic (1473-1543), le portrait de Schwilgué peint par G. Guérin en 1843, et sur le côté Ouest de ce panneau : les trois Parques.

Telles sont les principales parties de l'horloge astronomique de Strasbourg. Elle marcha, pour la première fois, à l'heure de midi, le 2 octobre 1842. Elle n'a cessé, depuis, de fonctionner sans défaillance, faisant l'admiration du monde entier.

Les funérailles des protestants

La vraie religion a des secours et des grâces pour toutes les circonstances de la vie. Dans son infinie bonté, Dieu, l'auteur du culte chrétien, a ménagé des bénédictions pour nos larmes comme pour nos joies. C'est ainsi, par exemple, qu'il a voulu sanctifier par un sacrement le serment par lequel deux jeunes gens unissent leur destinée ; de même aussi, il a réservé des consolations pour les deuils qui plus tard assombriront le foyer domestique. On le comprend facilement. C'est bien dans la douleur et l'épreuve, dans la séparation et la souffrance qu'instinctivement le cœur appelle des sympathies sincères, des paroles réconfortantes, disons le mot, des grâces divines. Oui, quand la mort est venue ravir à l'affection des siens un enfant, une épouse, un père, un ami, quand les yeux pleurent et que l'âme est lacérée, c'est alors que les survivants éplorés se tournent vers le ministre sacré, qui doit remplacer Dieu sur la terre, et lui demandent des bénédictions pour le cher mort. On ne veut pas l'enfouir dans le sol comme une vulgaire dépouille. Sans parler de l'âme qui, très probablement, a besoin de suffrages pour abrèger sa purification en purgatoire, le corps du défunt qui a été le temple du Saint-Esprit est digne de pieuses funérailles.

Par décence, par tradition, par religion, il a droit à un service funèbre.

Dans l'occurrence, que peut lui donner l'Église protestante ?

* * *

Cela varie avec les sectes.

Les unes n'ont à peu près rien à offrir à leurs adhérents une fois morts. Citons un fait typique à l'appui de cette assertion.

Il y a quelques années, le propriétaire de nombreuses filatures de coton décédait dans une ville de l'Est des États-Unis. Il était protestant. Trois jours après le décès, sans aucune cérémonie religieuse ni à la maison, ni au temple de la secte, on transporte directement le défunt au cimetière. Un concours immense de peuple avait suivi le corbillard et s'était arrêté près de la fosse où devait se faire l'inhumation. Après quelques minutes d'attente, survient le ministre qui, sans aucun préambule ni péroraison, s'arrête devant le cercueil et froidement prononce ces froides paroles : "*Tu es poussière et tu retourneras en poussière.*" Et cela dit, il vire de bord et regagne placidement son domicile. On le croira facilement : personne ne pleurait.

Rappelons encore un fait qui illustre clairement le fanatisme idiot de certains hérétiques. Il y a quelque temps, un américain protestant décédait dans un hôpital catholique. Sa femme poussa l'effronterie jusqu'à demander comme une faveur qu'on fit disparaître le crucifix de l'appartement ou qu'au moins on le tournât du côté du mur. On avouera que c'était d'un cynisme consommé...

Dans plusieurs sectes, la cérémonie des obsèques se confine au domicile du défunt. On n'a pas même la décence de porter un instant au temple la dépouille mortelle. C'est montrer bien peu d'estime pour le lieu sacré que le disparu était censé fréquenter.

L'anglicanisme, lui, a la coutume d'honorer ses morts par une certaine cérémonie funèbre. Il y a la récitation de plusieurs textes d'Écriture Sainte par un ou plusieurs clergymen, un éloge du disparu, plusieurs cantiques, et c'est tout. Disons, pour être complet, qu'on a toujours le soin préalable d'enlever la croix du corbillard, et, au cimetière, d'exclure tout emblème religieux.

Tel est le maigre bagage d'intercession qu'emporte l'anglican à son départ pour le grand voyage de l'éternité.

Comment expliquer cette disette de prières ?

* * *

Le protestantisme a fait table rase de toutes les bonnes œuvres. Luther déclarait que seule la foi en Jésus-Christ justifiait. Plus l'homme pêche plus il doit croire s'il veut être sauvé. Doctrine fort commode qui devait fatalement aboutir à la destruction de tout culte extérieur et au bannissement des rites chrétiens. Il est vrai que pour essayer de légitimer sa canaillerie, Luther déchirait effrontément l'épître de saint Jacques qui affirme expressément la nécessité des bonnes œuvres pour le salut d'un chacun. L'imposteur s'efforçait de rayer cette lettre du Canon des Livres inspirés. Les bonnes œuvres n'étant pas nécessaires et les hommes pouvant être justifiés et sauvés par la foi, c'est-à-dire par la confiance que Jésus-Christ leur impute ses propres mérites, pourquoi alors les prières liturgiques comme dans les services funèbres ? pourquoi même le sacrifice de la messe dont on ne voit plus l'utilité ? Avoir cru en Jésus-Christ est l'unique mérite nécessaire que veulent emporter dans le grand voyage ces pharisiens, prétendus adorateurs en esprit et en vérité.

Cette doctrine qui explique la nudité et la froideur des funérailles protestantes fourmillent d'erreurs : erreurs sur le culte extérieur, erreurs sur la prière, erreurs sur le saint sacrifice de la messe.

* * *

Même au simple point de vue philosophique, abstraction faite d'une religion surnaturelle, l'homme est tenu d'honorer Dieu non seulement dans son for intérieur, mais aussi au dehors. Ne doit-il pas, en effet, montrer que ce Dieu est le principe et de son corps, et de son âme ; et, de plus, s'efforcer de rendre à son Auteur un culte intérieur de plus en plus parfait ? Or, pour atteindre de double but, le culte extérieur est nécessaire. Ce n'est pas seulement une partie de l'homme, mais l'homme tout entier qui dépend du Créateur et doit manifester cette totale dépendance, Par des actes de piété internes et externes auxquels participent le corps et

l'âme de la créature, s'accomplira ce devoir. Ainsi le culte extérieur est nécessaire pour honorer Dieu en tant que principe de l'homme tout entier. Ajoutons par ailleurs, comme il est naturel à l'homme de s'aider des choses sensibles pour s'élever à la contemplation des suprasensibles, et en quelque sorte, pour les goûter en lui-même, ainsi qu'on le constate pour le chant, la musique, le sanctuaire, les cérémonies et les rites par lesquels s'extériorisent les sentiments internes de l'âme. Voilà la raison intime qui réclame le culte extérieur comme aide et perfectionnement du culte intérieur,

Il en va de même pour ce qui a trait à la prière et au sacrifice.

Notre-Seigneur Jésus-Christ recommande souvent, très souvent, le devoir de la prière. Il va jusqu'à enseigner la manière de prier dans cette admirable *Oraison dominicale* ; de temps à autre, il se retire à l'écart pour passer la nuit en prière. Beaucoup de pages de l'Évangile insistent sur la nécessité de prier.

Quand au sacrifice, on le retrouve à la base de toutes les religions. Les païens eux-mêmes sacrifiaient des victimes aux fausses divinités ; tout temple avait ses autels et des sacrificateurs. Les Juifs honoraient Jéhovah par d'incessantes oblations sanglantes dans le temple de Jérusalem. Le couteau des prêtres immolait des animaux de choix que consumait l'holocauste.

Ainsi, chez tous les peuples, il y avait un culte extérieur, des prières et des sacrifices. La religion ne se concevait pas d'une autre façon. Et aujourd'hui, grâce à la rage de démolition de la Réforme, le peuple chrétien serait seul à ne pas entretenir de culte extérieur, le seul à proscrire la prière, le seul à se passer de sacrifice ! A Dieu de plaise que seul il n'aille à rebours du bon sens, en contradiction flagrante avec la nature, en guerre déclarée avec la Révélation ! Arrière Luther ! arrière Calvin ! arrière Henri VIII ! la véritable Église du Christ n'est pas telle que vous avez tenté de la mutiler ! Elle a son culte, ses oraisons, ses sacrifices. De cette religion parfaite, le prophète Malachie (1-10) n'avait-il pas dit : " Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on me sacrifie et l'on offre à mon nom une oblation pure, dit le Seigneur des Armées ".

Somme toute, en réduisant les obsèques du chrétien à un minimum ridicule de cérémonies religieuses, le Protestantisme offense la nature par le rejet du culte extérieur, désobéit à l'Évangile par l'élaguement de la prière et ment à la tradition et aux Saintes Lettres par l'abolition du sacrifice.

Comme l'Église catholique, fidèle à l'enseignement divin jusque dans ses moindres détails est digne d'admiration même dans les funérailles de ses enfants ! Voyez et comparez.

Par des notes tristes et lugubres, ses cloches ont sonné le dernier glas du disparu. Elle a couvert ses murs de tentures sombres, ses autels de violet ; elle a revêtu ses prêtres de vêtements noirs. Point de fleurs dans son enceinte ; seuls des cierges qui laissent monter vers le ciel leurs pointes enflammées, telles que de ferventes prières. A voir le deuil profond qui s'étale dans le sanctuaire, on sent le chagrin et les larmes d'une mère pleurant la perte de son enfant.

On apporte le corps du défunt... Les chantres, à la suite du prêtre, entonnent le chant de la pénitence et du repentir. Les versets du *Miserere mei* se succèdent humblement pendant que le cortège se dirige vers la catafalque : puis le *Subvenite, sancti Dei*, répété avec onction, convie les Saints à venir au-devant de celui qui entre dans l'éternité. La sainte Messe commence, le sacrifice par excellence, se poursuit au milieu de prières suppliantes. Quelle hymne plus majestueuse, plus sévère, plus implorante que le chant du *Dies Iræ* ! C'est un éloquent tableau du jugement que tous doivent craindre. Le prêtre est arrivé à la consécration. Le chant a cessé ; le recueillement est complet. Jésus-Christ, l'adorable Victime, s'offre tout entier par le ministère de son prêtre pour le salut de celui qui, durant sa vie, fut son fidèle, et qui, mort, ne peut qu'espérer sa miséricorde. Peu à peu le sacrifice s'achève dans la suprême supplication du *Requiescant in pace*.

L'absoute s'ouvre par le *Non intres* qui est une prière au Dieu très juste de ne pas entrer en jugement avec un faible mortel qui compte sur sa miséricorde. Puis c'est le *Libera me* qui réunit de quelque façon les prières en un faisceau pour obtenir au défunt la délivrance de la mort éternelle. Bientôt, le prêtre asperge d'eau bénite et encense la dépouille de celui que sanctifièrent les sacrements. Le silence religieux du moment

n'est rompu ensuite que par la sublime invocation : *In paradisum deducant te Angeli...*

Puis les chantres redisent les consolantes paroles du *Benedictus* que clôture une nouvelle aspersion d'eau bénite, et le prêtre, fait le signe de la croix sur le cercueil du défunt. Il le quitte en murmurant comme adieux les touchantes pensées du *De Profundis*. Et les obsèques sont terminées.

* * *

Après un tel service funèbre qui répond de toutes manières à tous les besoins religieux, on revient du cimetière que domine la croix du Rédempteur, avec de grandes consolations chrétiennes. Les yeux peuvent être mouillés, le cœur peut saigner, mais l'âme reconfortée accepte l'épreuve. Le culte extérieur, les oraisons et le saint Sacrifice de la Messe ont sanctifié le départ d'un pèlerin terrestre vers les lointaines régions de l'éternité.

Seule l'Église catholique prodigue de tels bienfaits à tous ses enfants.

La Réforme aura beau copier. Elle est radicalement incapable de pareilles beautés !

ESDRAS DU TERROIR.

(*Le Messager*.)

L'AGE DES PAPES

Sa Sainteté Benoît XV est mort à l'âge de 67 ans, 1 mois et 28 jours. A ce sujet, il serait peut-être intéressant de connaître l'âge des différents papes lors de leur mort.

De 20 à 30 ans.....	2 papes
De 30 à 40 ans.....	1 "
De 40 à 50 ans.....	2 "
De 50 à 60 ans.....	11 "
De 60 à 70 ans.....	23 "
De 70 à 80 ans.....	15 "
De 80 à 90 ans.....	16 "
De 90 à 100 ans.....	4 "
De 100 ans.....	1 "

Suivant les auteurs les plus exacts, saint Agathon serait le seul Pape centenaire. Il est mort à 107 ans, en 682, après avoir régné 3 ans, 6 mois et 15 jours.

Cette liste est évidemment incomplète, l'âge d'un grand nombre de Papes étant inconnu.

AVANT LE MARIAGE

Le choix d'une épouse

IL faisait déjà gris. La grande silencieuse, la nuit, enveloppe lentement la nature de son calme profond et convie les hommes et les choses au repos réparateur. Assis dans la grande chaise d'osier, les pieds appuyés sur la *bavette* du poêle, Jean-Pierre est songeur. La journée a été pleine... La pièce du Trécarré, en deça de l'érablière, a été presque entièrement ensemencée de patates, il ne reste que quelques sillons, deux ou trois, près du champ de sarrasin, qu'il achèvera demain au petit jour. Mais ce ne sont pas ses semences qui occupent maintenant l'esprit de Jean-Pierre, non plus que les espérances conçues, ce matin, à la vue du carré d'avoine, déjà couvert de tiges vertes et touffues, comme dans les belles années. Non, ce à quoi il songe, c'est l'ouverture que lui a faite, cet après-midi, son grand garçon, André, assis maintenant en face de lui dans la demi-obscurité de la cuisine.

— Père, lui avait-il dit, en interrompant son travail, j'ai une proposition à vous faire.

— Quoi donc ?

— J'ai envie de me marier...

— Il n'y a pas de mal à cela, avait repris Jean-Pierre, d'un ton qui dissimulait mal sa surprise. Sera-ce bientôt ?

— Sitôt que je trouverai un bon parti...

— Tu n'as pas encore choisi ta future ?

— J'en ai plusieurs en vue et je voulais vous demander conseil.

— Nous en parlerons ce soir, veux-tu ? L'ouvrage presse... et puis, tout en travaillant, j'y jonglerai, et après souper, nous réglerons l'affaire... cela te va-t-il ?

Et sur la réponse affirmative de son André, il s'était remis à ensemencer... et à jongler... "J'aurais dû m'en douter ! Depuis quelque temps, il est devenu sérieux et même un peu rêveur... Il avait son idée derrière la tête... Et voilà c'est tout naturel... Il n'est plus un enfant... bientôt ses vingt-trois ans révolus ! Et puis il ne sera pas sur la paille, j'ai promis de lui acheter la terre de Pascal Radbert, qui s'en est allé crever de faim en ville... Pourvu, toute fois, qu'il choisisse bien, qu'il rencontre une bonne petite femme qui le rende heureux... Car

c'est un brave garçon que mon André ! Le meilleur des fils, il fera un excellent mari. Grand, fort, pas laid du tout, il a du cœur à en donner. Depuis qu'il sait tenir une fourche, il a toujours fait sa grosse part des travaux de la ferme... Mais qui va-t-il prendre?... " et le brave paysan chrétien, qui a l'habitude de recourir à Dieu aux moments importants de sa vie, interrompait, de temps à autre, ses réflexions par de courtes prières qui imploraient secours et lumière.

Et maintenant, le moment de décider était venu. Jean-Pierre, devinant, à l'attitude de son fils, qu'il avait hâte d'entamer la conversation, parla le premier.

— Tu sais, André, le principal intéressé dans cette question, c'est toi-même. Tu seras le premier à subir les conséquences heureuses ou désastreuses de ton choix.

— Je m'en rends bien compte. Aussi n'ai-je pas voulu agir à l'aveugle ; j'ai réfléchi et je veux maintenant savoir votre avis.

— Vas-y avec confiance, mon enfant ; et si mon expérience peut contribuer un brin à ton bonheur, je serai le plus heureux des pères. Mais je t'avertis d'une chose... je serai franc, comme je l'ai toujours été.

— Tant mieux ! Si je me mets la corde au cou, je serai le seul à blâmer... Que pensez-vous d'Antoinette Quentin ?

— La fille de Ludger Quentin qui reste au village ?

— Oui, celle-là que nous voyons souvent, assise au balcon, lorsque nous allons au bureau de poste...

— Ne t'es-tu pas laissé prendre par sa beauté ?

— Dame... Il est difficile d'y rester tout à fait insensible... M'est avis, toutefois, qu'un joli visage ne gâte pas nécessairement le ménage...

— Je suis d'accord, et ta défunte mère était tout à fait gracieuse dans son jeune temps... aussi je ne te dis pas de prendre un laidron. Mais, par ailleurs, on ne doit pas se laisser captiver par les charmes et la beauté. Car c'est une qualité qui s'évanouit vite... les soucis, la maladie, les années déflorent les plus beaux visages, en y creusant des rides, et alors vient le désenchantement... A-t-elle de la santé au moins ?

— Je ne sais pas trop.

— C'est un point dont il faut s'informer à l'avance. Car des cultivateurs, comme nous, n'ont point le loisir de se tenir, des journées durant, au chevet d'une femme malade. En outre, comment pourrais-tu espérer avoir des enfants forts et vigoureux, si leur mère est faible et malade ! Et à propos, la fille du père Quentin consentira-t-elle à prendre part aux travaux de la ferme, à faire le *train* au besoin ?

— J'en doute fort... car elle a toujours demeuré au village, et comme ses parents sont à l'aise, elle n'a pas dû salir bien souvent ses mains blanches à faire des *jardinages* ou autres travaux des champs.

— Mauvais indice, mon André, et je crois vraiment qu'Antoinette n'a pas l'étoffe d'une bonne fermière. Avant tout, il faut, dans le ménage, l'égalité des conditions. Si la femme a les mains trop fines, elle ne pressera point avec affection la main rugueuse du laboureur... N'as-tu pas remarqué quelque autre jeune fille qui conviendrait mieux à notre genre de vie ?

— J'avais pensé à Irène Ferret...

— La plus jeune enfant de Louis Ferret, du "rang d'Edmire" ?

— Précisément.

— Impossible, mon garçon, impossible...

— Et pourquoi?... nous sommes allés à l'école ensemble jusqu'à l'âge de quatorze ans, et elle me paraissait tout à fait à sa place...

— Cela se peut... mais rappelle-toi que le curé a déjà dit dans son prône : " Les tares et les défauts des parents se transmettent très souvent aux enfants ".

— Je l'admets volontiers, mais je ne saisis pas bien l'application que vous voulez faire de cette parole...

— C'est que, vois-tu, et la voix de Jean-Pierre se fit plus basse, comme s'il rougissait d'avoir à dévoiler les fautes du prochain, les parents d'Irène ont mauvaise réputation auprès des vieux du pays. Louis, dit-on, est une " tête croche ", un critiqueur. Rien ne lui fait autant plaisir que d'engendrer chicane avec ses voisins, tu sais s'il en a plaidé des procès ! Et puis, en matière de religion, ce n'est pas la croix de saint Louis : quand il faisait partie du conseil de la Fabrique, il était toujours opposé aux propositions de Monsieur le Curé, et lorsqu'on a voulu élever un calvaire sur sa terre, au tournant du chemin du roi, il a refusé net.

— Je suis content d'apprendre ces détails, reprit André avec un soupir de soulagement, car je me serais laissé prendre au piège. Mais maintenant, si Irène m'attend pour se marier, elle est bien sûre de coiffer le bonnet de sainte Catherine... Car je veux que la paix et la bonne entente règnent à mon foyer et pour cela, je tiens à ce que la religion y occupe la première place... Que diriez-vous de Josephine Dumont ?

— Elle me paraît valoir mieux que les deux autres... elle est vaillante et de bonne famille... mais...

— Je crois que l'expérience vous a rendu difficile, dit André en souriant. Que trouvez-vous à reprendre en Josephine ?

— Peut-être que je suis trop exigeant... mais tout de même, j'ai pour mon dire que cette jeune fille aime trop le luxe, les beaux habits... As-tu remarqué qu'elle arrive presque toujours en retard à la grand'messe du dimanche ? Les malins chuchotent que c'est pour faire admirer ses chapeaux et ses toilettes nouvelles, qu'elle change presque à chaque saison, et je ne suis pas éloigné de les croire...

— En effet, j'aurais fait la même remarque... Mais ne croyez-vous pas que cette conduite lui est inspirée par le désir de trouver un parti et que ses habitudes changeront, une fois mariée ?

— C'est risqué ! Les jeunes filles coquettes font des épouses coquettes et, malheureusement, elle amènent la misère dans leur foyer. Pour ma part, je n'attacherais pas trop d'importance à ces espérances de conversion. Les goûts luxueux sont tenaces d'ordinaire et engendrent facilement l'égoïsme : à force de ne penser qu'à soi, on vient à oublier complètement le prochain... Et puis, penses-tu qu'une femme, qui a été ainsi habituée au gaspillage, saura conduire son ménage avec économie ? qu'elle s'appliquera à vivre de peu, à épargner pour les vieux jours ? " Autant vaut mettre de l'eau dans un sac que de confier son argent à une dépensière ", dit le proverbe et il s'est rarement trouvé en défaut...

— Il n'en reste plus qu'une à laquelle j'avais songé : mais j'ai bien peur qu'elle ne trouve pas grâce devant vous... pas plus que les autres...

— Dis toujours...

— C'est Cécile Labonté...

— La fille d'Eugène Labonté, notre second voisin ?

— Oui... mais ce sont des gens pauvres...

— Ce n'est pas là un empêchement majeur ! Sans doute, les écus ne gâtent rien en ménage, mais vaut mieux une pauvreté honorable qu'une richesse sans honneur. . .

— Alors elle ne vous déplairait pas trop ?

— Au contraire. . . , et si tu veux connaître le fond de ma pensée, je vais te le découvrir en deux mots. J'ai toujours grandement estimé Cécile, parce que j'ai remarqué qu'elle était une jeune fille pieuse : cette qualité, si rare de nos jours, en suppose bien d'autres et supplée à celles qui pourraient manquer.

— C'est aussi ce qui a attiré mon attention sur elle. Quand je la voyais prier avec tant de ferveur à l'église, je me disais instinctivement qu'elle n'était pas comme les autres, qu'elle valait bien mieux. . .

— Et c'est de la vraie et solide piété que la sienne. . . Ce n'est pas elle qui laissera les enfants tout barbouillés ou la maison en désordre, pour se livrer scrupuleusement à des exercices de piété inspirés par la fantaisie plutôt que par l'amour de Dieu.

— Et avec cela, elle a du savoir-faire. . .

— Je pense bien. . . Les commères prétendent qu'elle sait conduire un ménage avec autant d'ordre et d'intelligence que sa brave femme de mère, qui, malgré la maladie presque continuelle de son mari, est parvenu à élever honorablement sa famille.

— Et dire que malgré leur pauvreté, ils trouvent le moyen de faire l'aumône. . .

— Les quêteux en savent quelque chose. . . et lorsque le vieux Leborgne fait sa tournée dans le *rang*, c'est toujours chez eux qu'il va frapper pour y passer la nuit.

— C'est qu'il sait où manger de la bonne soupe et qu'il est assuré qu'on lui donnera une *couverte* bien chaude pour s'étendre sur le foin du fenil. . . Alors c'est une chose réglée ?

— A toi de le décider. . . Mais je ne te cache pas que ça me ferait grandement plaisir.

— Tant mieux ! j'irai lui rendre visite l'un de ces soirs et si je m'aperçois que je ne lui déplais pas trop, je manifesterai mon intention à ses parents.

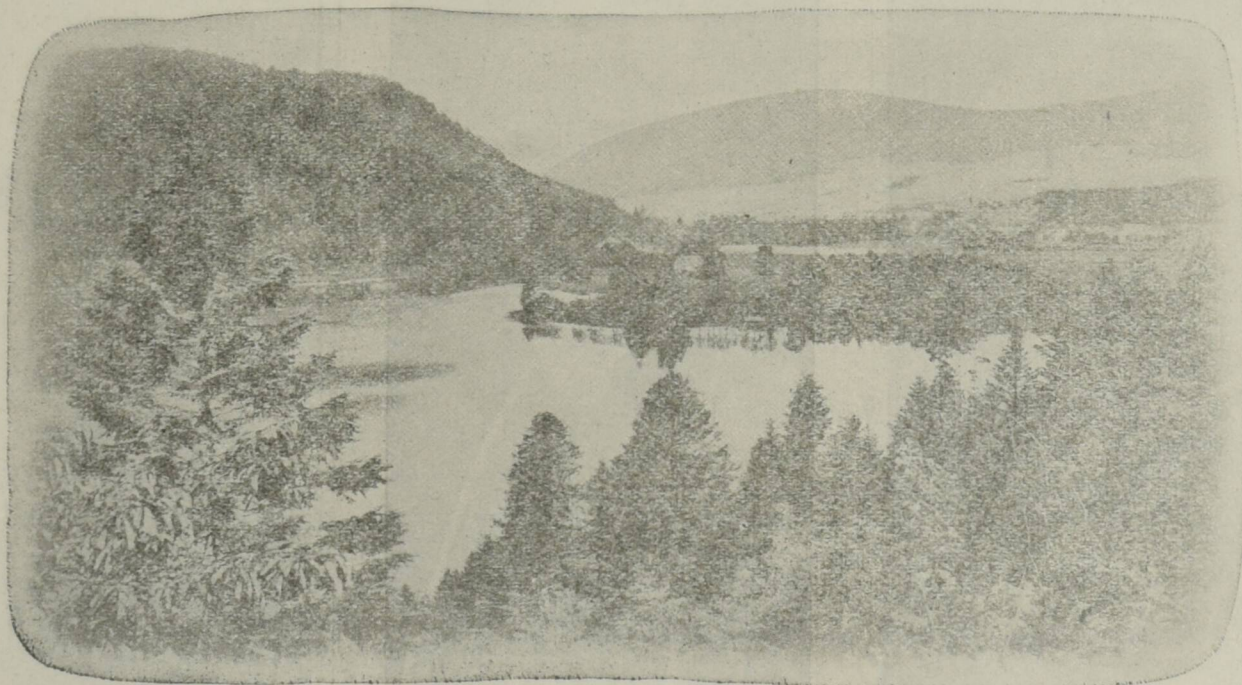
— Autant vaut aller vite en besogne. . . sans compter que les longues fréquentations ne servent à rien. Tiens, j'aurai peut-être l'occasion de rencontrer le père Labonté, demain, et je lui glisserai un mot à l'oreille. . . il comprendra de suite.

— Vous me rendrez grand service. Car je serais le plus heureux des époux si je la conduisais un jour à l'autel. . .

— Et moi, le plus heureux des beaux-pères, si je l'avais pour bru.

Et sur ce, Jean-Pierre et André se séparèrent en se souhaitant bonne nuit et beaux rêves.

[Grains de bon sens.]



PAYSAGE DES VOSGES

EPHEMERIDES CANADIENNES

JANVIER 1922

1.— S. Ex. le gouverneur général du Canada transmet par câble, à S. M. le roi George V et à la reine, les vœux et les hommages de loyauté du peuple canadien, à l'occasion du nouvel an.

3.— On commence, à l'Hôtel de la Monnaie d'Ottawa, à frapper la nouvelle pièce canadienne de cinq sous en nickel.

5.— M. le notaire L.-P. Sirois, membre distingué de la Chambre des notaires et Président de la Caisse d'Économie de Québec, décède à l'âge de 71 ans.

7.— A l'Hôtel-Dieu de Montréal décède S. G. Mgr F.-X. Brunet, évêque de Mont-Laurier, à l'âge de 53 ans. Feu Mgr Brunet avait été sacré le 28 octobre 1913.

9.— A Québec décède M. Edmond Lemoine, artiste-peintre, professeur à l'École des Arts de notre ville. Le défunt était à peine âgé de 44 ans.

— A sa résidence de Westmount, décède l'hon. juge J. Lavergne, à l'âge de 75 ans. Le défunt était le père de M. Armand Lavergne, avocat de Québec.

10.— Son Éminence le cardinal Bégin, notre vénéré Archevêque, entre aujourd'hui dans sa 83ème année.

— La troisième session de la quinzième législature de Québec s'ouvre cet après-midi sous la présidence de S. Ex. le lieutenant-gouverneur, sir Charles Fitzpatrick.

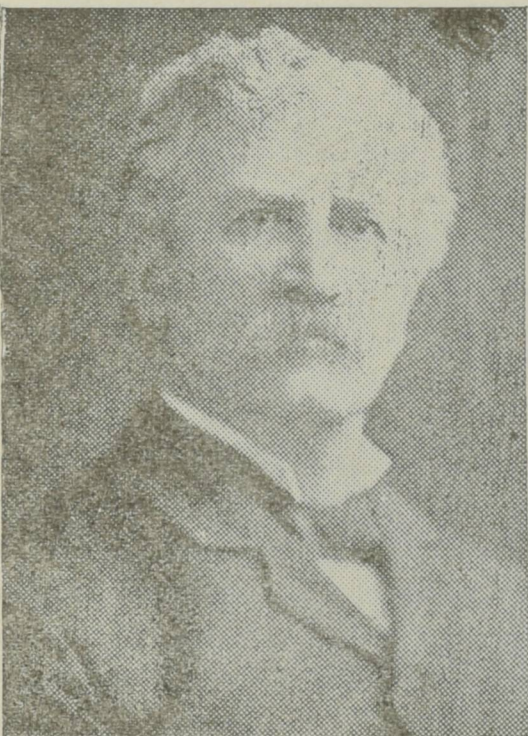
— On vient de donner à Ottawa quelques chiffres concernant le dernier recensement décennal. La population de la Province de Québec serait de 2,349,067 contre 2,005,776 en 1911, soit une augmentation de 343,291.

13.— A sa résidence de la Grande-Allée, décède M. J.-B. Morissette, agent d'assurances et président de la Commission scolaire catholique romaine de Québec.

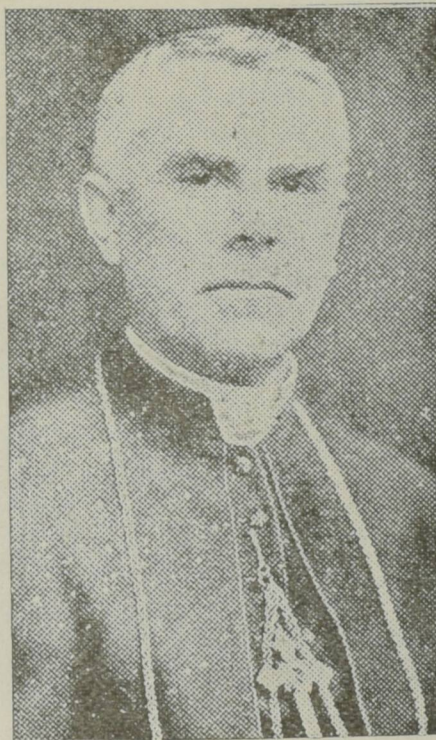
14.— On mande de Rome que la Sacrée Congrégation des Rites à sa réunion du 17 courant discutera l'introduction de la cause du serviteur de Dieu, Alfred Pampalon, rédemptoriste, décédé à Ste-Anne de Beaupré, le 30 septembre 1896 à l'âge de 29 ans.

15.— Après quelques semaines de maladie décède à Québec, M. Charles Pettigrew, associé de la maison Rioux et Pettigrew, de notre ville, et directeur de la Banque Nationale.

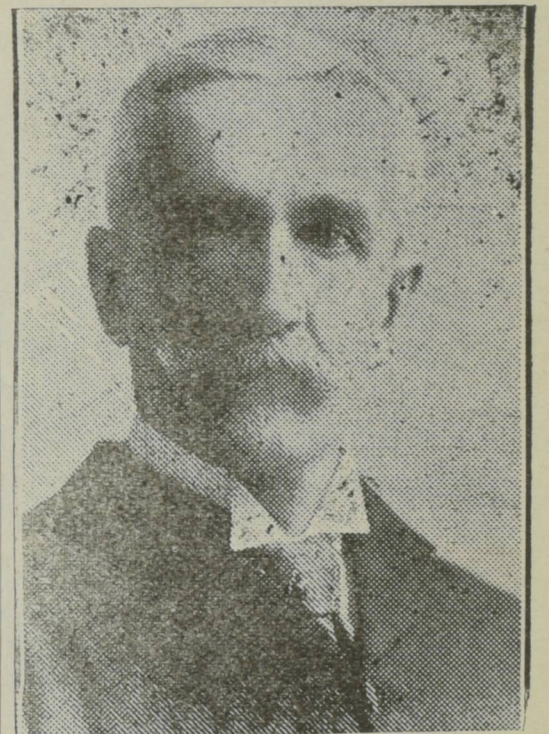
16.— Le dernier recensement donne à la ville de Toronto, une population de 519,290 âmes, soit une augmentation de 137,390 depuis 1911, ou 35.71%.



M. L.-P. SIROIS, N. P.



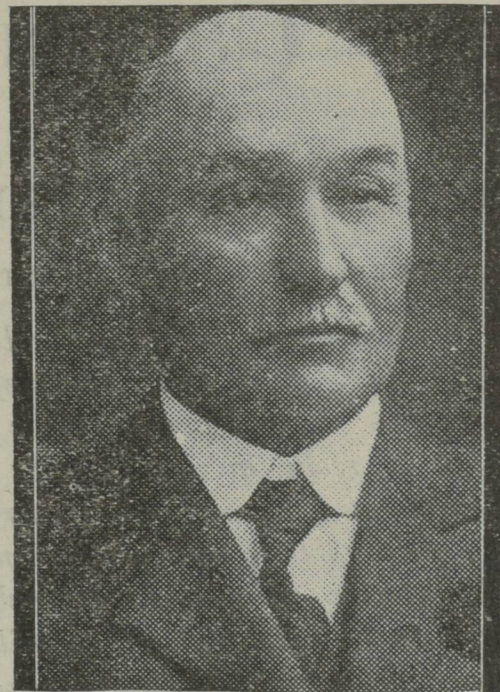
S. G. MGR F.-X. BRUNET



L'hon. Juge Joseph LAVERGNE



S. G. Mgr CHARLES-H. GAUTHIER



M. CHARLES PETTIGREW

17.— On annonce pour la mi-février la publication à Québec d'un journal ouvrier catholique hebdomadaire qui s'appellera *Le Travailleur*.

19.— A l'Hôpital Général d'Ottawa, décède Sa Grandeur Mgr Charles-H. Gauthier, archevêque d'Ottawa, à l'âge de 78 ans.

— Tous les ministres du Cabinet King qui se présentent aux suffrages des électeurs pour faire ratifier leur nomination sont réélus sans opposition.

20.— Son Éminence le cardinal Bégin est averti par cablogramme de Son Éminence le cardinal Gasparri, secrétaire d'État, de la maladie grave du Souverain Pontife.

21.— "Santo Padre moribondo — Saint-Père mourant", tel est le message télégraphique reçu aujourd'hui du Cardinal Secrétaire d'État par Son Éminence le cardinal Bégin.

22.— A six heures ce matin (heure de Rome), décède pieusement au Vatican le vénéré Pontife de la Sainte Église, Benoît XV. Celle nouvelle jette dans un deuil profond toute l'Église du Canada.

23.— La Banque Nationale de Québec réorganise son bureau de direction. A cause de son mauvais état de santé, le président, M. J.-B. Laliberté, s'était vu forcé de donner sa démission, et un autre vides'étant fait dernièrement par la mort de M. Charles Pettigrew, le Bureau de direction a cru opportun en même temps qu'il remplissait ces deux vacances, de porter le nombre des directeurs de sept à onze.

Le nouveau bureau de direction de la Banque Nationale sera composé de l'hon. G.-E. Amyot, président, M. J.-H. Fortier, vice président, sir G. Garneau, M. le notaire C.-E. Taschereau, M. J.-B. Laliberté, M. N. Fortier, M. N. Drouin, M. A.-B. Dupuis, M. A.-N. Drolet, M. Napoléon Lavoie, et M. P. Lafrance, secrétaire.

24.— Les membres de l'Assemblée législative de Québec témoignent leur sympathie à l'occasion de la mort de Sa Sainteté Benoît XV en ajournant leur séance en signe de deuil.

25.— L'hon. Séverin Létourneau, conseiller législatif, est nommé juge de la Cour du Banc du Roi, à la succession de feu le juge Lavergne.

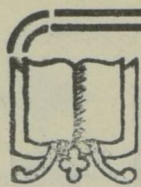
26.— L'hon. M. Arthur Meighen, ex-premier ministre du Canada, est élu dans l'élection complémentaire de Grenville, Ont, par une majorité de plus de 1,600 voix.

— Par une loi intitulée "Loi des Concours littéraires ou scientifiques" et passée aujourd'hui en seconde lecture, le Gouvernement de Québec fonde un prix de \$5,000 destiné à encourager les littérateurs, et qui sera appelé "Prix David."

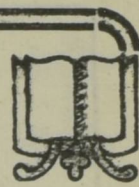
— Son Éminence le cardinal Bégin, accompagné de son secrétaire, M. le chanoine Laberge, part ce midi pour New-York. Il s'embarquera samedi à bord de "*La Lorraine*" pour Rome, où il arrivera vers les premiers jours de février.

30.— La maison Fairbanks, Gosselin & Co, courtiers, de Montréal, est mise en liquidation.

31.— M. Théodore Botrel, barde breton, donne un concert à Québec, à la salle du Manège militaire. Plus de 2,000 personnes y assistent.



Gauserie scientifique



La machine humaine

USURE ET RENOUVELLEMENT

LES machines ne durent pas indéfiniment. On sait qu'il faut compter à leur propos avec l'usure. Cette dernière est si réelle qu'il n'est pas d'exploitation chaque année, où on n'attribue des montants considérables à la dépréciation.

Telle locomotive est envoyée au rebut après avoir parcouru tant de milliers de milles. Telle pièce d'une machinerie doit être renouvelée après une année. Enfin l'on sait qu'après un certain temps toutes les parties ayant plus ou moins d'usure, il n'y a plus de réparation possible, parce qu'aucune ne peut donner de résultats satisfaisants.

On sait la façon dont on s'y prend pour refaire ou retaper les machines. Il faut d'abord enlever la pièce à réparer, l'envoyer aux usines et là la forger, la passer au tour ou en refaire une nouvelle.

Pour la machine humaine rien de tel.

Sans doute elle s'use constamment, puisqu'elle ne cesse de travailler ; mais elle se renouvelle avec non moins de constance. La partie usée est immédiatement remplacée ; et sans que ce remplacement se traduise à l'extérieur par aucun à coup, sans que le travail cesse d'aucune manière, chaque parcelle de tissu qui s'en va aux déchets a sa place prise par une parcelle nouvelle de même nature et de même volume.

Nous voulons parler ici de l'âge moyen de la vie, car dans la jeunesse le tissu musculaire, le tissu osseux et les autres ne maintiennent pas seulement leur terrain ; ils l'augmentent. Le contraire arrive dans la vieillesse. Passé un certain âge les personnes les plus corpulentes s'amaigrissent toujours, et les vieillards qui atteignent un âge assez avancé ont l'aspect de véritables squelettes.

* * *

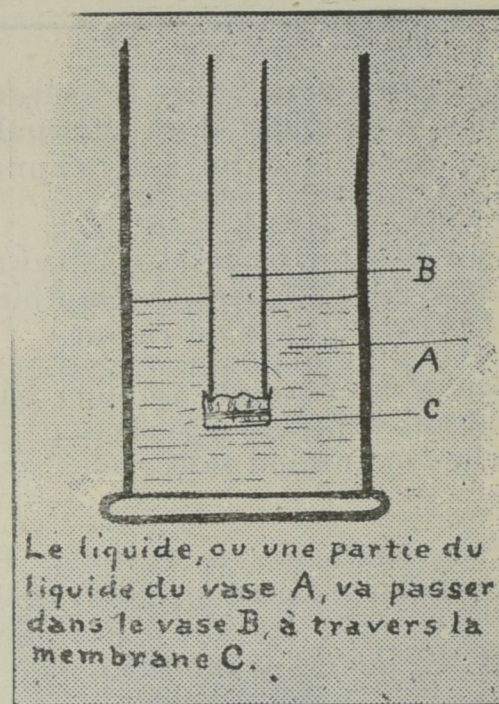
Mais comment la machine humaine se renouvelle-t-elle ainsi dans toutes ses parties, et à tous moments ?

Par un phénomène qu'on appelle l'osmose.

Voilà un mot court, mais que plusieurs seront tentés de ranger parmi les grands mots, à cause de son étrangeté.

L'osmose n'existe que chez l'être vivant ; et malgré que les savants soient parvenus à la reproduire artificiellement, dans son mécanisme, de façon à pouvoir l'expliquer, ils n'ont pu encore rien faire qui approche de ses effets

L'osmose consiste essentiellement dans le passage à travers une membrane d'un liquide, ou plutôt de certaines parties de ce liquide, suivant sa composition.

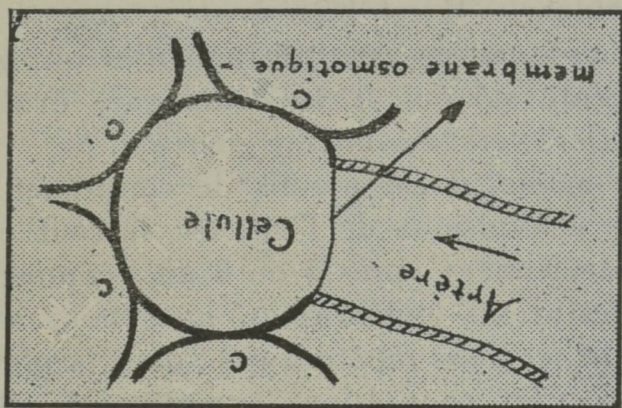


Ainsi, par exemple, si l'on plonge un tube de verre fermé à un bout par une membrane dans un liquide, une solution sucrée, par exemple, la membrane est traversée par le liquide, mais dans des conditions spéciales. Il peut se faire que le liquide passe tel quel à travers la membrane, et qu'il se trouve ainsi identique de chacun de ses côtés ; mais il peut se faire aussi que tout le sucre reste d'un côté de la membrane, et que le liquide passé de l'autre côté n'en conserve aucune trace.

Ceci prouve tout de suite que la membrane joue un rôle, et d'une extrême importance. C'est elle qui fait le choix des éléments, et ne laisse transsuder que ce qui convient aux tissus à nourrir.

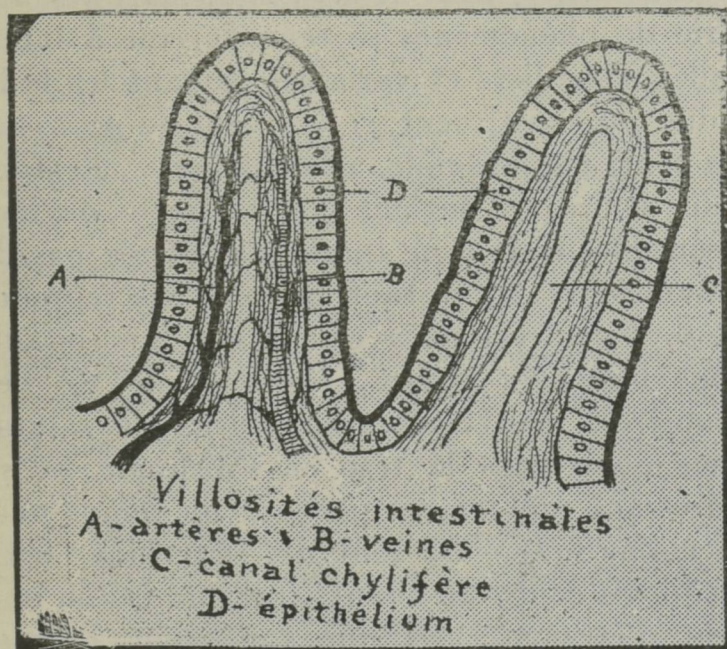
L'opération s'accomplit dans l'intimité des tissus, là où les vaisseaux sanguins sont réduits à l'état de capillaires, c'est-à-dire présentent le plus petit volume.

Car ce sont les vaisseaux, les artères, qui transportent le liquide nourricier qui doit régénérer les muscles, les tendons et tous les tissus.



Le sang s'est d'abord enrichi de substances nutritives dans l'intestin. Par ses capillaires, poussés par milliers dans les anses intestinales, il a absorbé les substances que lui a préparées l'intestin, en agissant par ses sucs sur les aliments ingérés. Il a ensuite conduit ce sang, chargé de substances nutritives aux poumons qui l'ont enrichi d'oxygène ; et c'est de là qu'il est lancé dans tout l'organisme pour régénérer et refaire.

En arrivant à chacun des endroits où il doit jouer son rôle, il rencontre une membrane qu'il lui faut traverser pour produire l'osmose.



Les propriétés de cette membrane varient suivant qu'elle siège dans un muscle à fibres lisses, dans un muscle à fibres striées, dans du tissu osseux, dans un tendon, dans la moelle,

etc.. C'est dire qu'elle est douée d'une quasi intelligence, et qu'elle ne laisse transsuder tout juste que les substances dont elle a besoin pour faire du muscle, de l'os ou de la moelle.

* * *

Les savants constatent le phénomène, mais ils l'expliquent plus ou moins ; ils ne pourront jamais l'expliquer tout à fait, car ici comme ailleurs dans la machine humaine se passent des phénomènes dont la délicatesse et la perfection dépassent nos moyens de compréhension, et révèlent l'existence du maître ouvrier, qui l'a conçue et exécutée.

LE VIEUX DOCTEUR.

L'épilepsie

L'ÉPILEPSIE, d'un mot grec qui veut dire surprendre, saisir, et qui marque bien la soudaineté des attaques du mal qu'il désigne communément aujourd'hui, a reçu, au cours des temps, bien d'autres noms également expressifs qui tous marquent l'effroi parfois superstitieux, qu'inspira toujours l'accès brutal que Paracelse, en une langue imagée, appelait ; " Le tremblement de terre de l'homme ".

Haut mal... grand mal... mal caduc sont des expressions qui, de nos jours encore ont cours. On l'a appelé aussi *mal comitial* parce que, dans l'ancienne Rome, les comices étaient dissous lorsqu'un des assistants était frappé d'épilepsie ; *mal lunaire*, en raison de l'influence attribuée aux révolutions sidérales ; *mal herculéen*, *maladie sacrée*, et cela irritait Hippocrate. " L'épileptique imite-t-il la chèvre, rugit-il, a-t-il des convulsions du côté droit, on dit que Cybèle, la mère des dieux, est l'auteur du mal ; ses cris sont-ils plus forts et plus aigus, on les assimile aux hennissements des chevaux et on dit que c'est Neptune ; ses cris sont-ils perçants comme ceux des oiseaux, c'est Apollon le berger qui a produit le mal ; s'il écume et frappe du pied, c'est Mars. La nuit, quand il y a des terreurs, des alarmes, du délire, et que le malade effrayé se précipite de son lit et s'enfuit, on attribue ces phénomènes.

nes aux artifices d'Hécate ou à la visite des ombres des Héros. Alors on a recours aux purifications et aux enchantements, et on rend, ce me semble, la divinité bien perverse et bien injuste. . . ” Et, très sagement, “ le père de la médecine ” ajoute : “ Je ne pense pas que le corps de l'homme, ce qu'il y a de plus prompt à devenir impur, puisse être souillé par un dieu, c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus pur. Il me semble qu'un homme pourrait plutôt être purifié et sanctifié par un dieu, s'il avait reçu quelque souillure étrangère ou quelque dommage, qu'il ne pourrait être souillé par lui.”

Pour Hippocrate donc, la maladie “ qu'on appelle sacrée ” n'est “ ni plus divine ni plus sacrée que les autres ”, et il en recherche, très justement d'ailleurs, la cause dans une lésion du cerveau, mais il s'aventure un peu quand il prétend expliquer tous les accidents de l'épilepsie par la théorie des fluxions, et il se perd tout à fait sans doute quand il veut établir que tout cela en somme vient de l'air et résulte d'un mélange disproportionné de celui-ci au sang, source de l'intelligence.

Aujourd'hui, on se risque moins qu'Hippocrate. L'âge assagit, on se contente de constater qu'il n'y a point de manifestations épileptiques sans lésions cérébrales.

La guerre a singulièrement enrichi notre expérience à cet égard en faisant de tant de nos trépanés des épileptiques.

On conçoit fort bien comment un traumatisme du crâne peut créer une lésion cérébrale, déterminer une inflammation plus ou moins étendue de la substance nerveuse et laisser dans certains cas un reliquat cicatriciel permanent qui sera, dans l'avenir, le point de départ, le motif, si je puis dire, de l'attaque, et il n'est pas défendu de penser que ce traumatisme a pu être réalisé de longtemps déjà, sans presque qu'on s'en soit aperçu, au cours d'un accouchement laborieux, par exemple, ayant nécessité l'application des forceps.

Mais la lésion cérébrale peut être aussi un mal d'héritage, héritage direct qui se transmet d'une génération à l'autre ou plus souvent héritage indirect qui saute une génération et se retrouve chez la suivante. L'ascendant, d'ailleurs, n'était peut-être pas un épileptique ; il était atteint d'hystérie, de chorée, de paralysie générale, de folie parfois ; c'était un

syphilitique ; c'était, très souvent, un alcoolique.

De même qu'une plaie, une maladie générale peut laisser trace de son passage sur la substance cérébrale et être, par conséquent, l'origine du processus épileptique. C'est ainsi qu'on pourrait incriminer, dans certains cas, les fièvres éruptives, la rougeole, et la scarlatine, en particulier, et même, semble-t-il, la coqueluche. Il est bien évident que ce sont les conséquences rares de maladies qui généralement, surtout à la campagne, évoluent volontiers vers la complète guérison.

De même, il est permis de considérer certaines convulsions de l'enfance surtout celles qui surviennent après 5 ou 6 ans, comme des manifestations épileptiques, mais nous avons déjà dit, et nous répétons que, dans la plupart des cas, les convulsions symptomatiques de telle ou telle maladie aiguë n'ont rien à voir avec la terrible maladie qui nous occupe.

La syphilis acquise et l'alcoolisme, est-il besoin de le redire, sont au premier rang parmi les causes incontestables.

PETIT MAL OU HAUT MAL

L'épilepsie, l'épilepsie qu'on appelle essentielle, débute souvent dès l'enfance, dès l'âge de 4 ans et, le plus souvent, entre 7 et 15 ans. Elle ne se manifeste point ordinairement dès le début par l'effrayante attaque qui lui fit si bien donner le nom de *haut mal*, mais par une série de phénomènes se reproduisant à intervalles irréguliers et variables suivant les individus qui constituent, si l'on veut, le *petit mal*. Ce sont, par exemple, des *absences* l'enfant pâlit, son regard devient fixe, il s'arrête, devient insensible, mais il ne tombe pas et n'a pas de convulsions. Un instant après, la vie reprend. Ce sont des vertiges avec chute et des convulsions localisées légères, rire saccadé, tic des paupières, mouvements convulsifs de salutations qu'exécute la tête en s'inclinant et se redressant rapidement pendant un temps plus ou moins long. Ce sont des impulsions irrésistibles à courir en avant, après un cri ou une série d'étranges cris qui annoncent l'accès, à courir en cercle ou à reculer.

Poussée à l'extrême, cette impulsion devient l'*automatisme ambulatoire*. Le malade, inconscient, fait des fugues de longue durée

parfois ; part en voyage, sans souci du moindre viatique, et se retrouve tout à coup loin de sa résidence, au poste de police souvent, et il n'a nul souvenir de ce qui s'est passé.

Ces étranges impulsions peuvent conduire à tous les désordres, à l'incendie, à l'homicide.

L'attaque de *haut mal* est souvent annoncée par des signes prémonitoires, surtout chez l'adulte : tremblement, clignement d'yeux, sensation de froid, picotement, cécité passagère, surdité, bourdonnements d'oreille, etc. Puis, brusquement, l'épileptique pâlit, pousse un cri, unique, effrayant, qui, a-t-on dit, "épouvante l'homme et les animaux", et tombe sans connaissance. Le cri, d'ailleurs, peut manquer. La chute est brutale. Le malade tombe où il se trouve. Il peut choir dans l'eau, dans un puits, dans le feu, sous les roues de sa charrette.

Tous ses muscles se contractent, ses mâchoires se serrent et souvent, dans leur morsure, saisissent la langue et l'entaillent profondément.

Tout le corps se tend, raide. Les yeux se convulsent en haut, la respiration s'arrête, le visage devient violacé.

Après quelques secondes, tout le corps raidi se détend en des secousses convulsives, désordonnées ; le tronc, la tête, les membres sont projetés de côté et d'autre par des secousses d'une extraordinaire violence ; la face grimace, la langue se projette hors de la bouche, de véritables rugissements sortent parfois de la gorge du pauvre patient. Les urines s'échappent.

Tout à coup, on entend une inspiration profonde, bruyante, toute cette effrayante agitation s'apaise, le malade semble entrer dans un profond sommeil ; ses membres sont inertes, il ronfle.

Au bout de quelques minutes, d'un quart d'heure, d'une demi-heure, il se réveillera ne se souvenant de rien, mais hébété et battu d'une indicible fatigue.

Les crises ne se répètent souvent que tous les mois, et même beaucoup plus rarement. Parfois, elles se succèdent si rapprochées, que la crise, pour ainsi dire, ne cesse pas.

Quel remède à tant de mal ? La vie à la campagne, au calme, un travail manuel modéré, un travail intellectuel minime. Écarter les importuns soucis, les émotions. Éviter les

excès de toute sorte. User des frictions et des douches.

Comme médicament, d'accord avec les médecins, les bromures qui presque certainement espacent les attaques et peu à peu les suppriment.

Pendant l'attaque, tous les soins se bornent à éviter que le malade ne se blesse en heurtant les objets qui l'entourent

"*La Croix*"

G. B.

INDULGENCE

Un prédicateur de l'ordre de S. François raconte qu'un jour une dame très pauvre, vint le trouver après une instruction qu'il venait de donner, pour lui demander une aumône ; il lui répondit qu'il n'avait ni or ni argent, mais que tout ce qu'il pouvait lui donner était les dix jours d'indulgence accordés aux personnes qui avaient assisté à l'office. Avec ces dix jours d'indulgence, lui dit-il, allez chez tel banquier, lequel prétend n'avoir pas le temps de gagner des trésors spirituels, et offrez-lui, en retour de l'aumône qu'il vous fera, de lui céder, poids pour poids, le mérite de vos dix jours d'indulgence.

Le banquier se prêta de bonne grâce à cet échange et lui dit d'écrire sur un papier : "dix jours d'indulgence", et de le poser sur un des plateaux de la balance ; ce qu'elle fit aussitôt, le banquier déposa sur l'autre plateau, une pièce d'un franc. Prodige ! le premier plateau ne s'élève pas ; étonné le banquier ajoute un autre franc, qui n'a pas plus de résultat ; il en mit dix, vingt, cent, autant qu'il en fallait à la suppliante dans sa nécessité actuelle, alors les deux plateaux s'équilibrèrent.

UNE MESSE

Une messe ! c'est un Dieu qui adore,
un Dieu qui rend grâce,
un Dieu qui apaise,
un Dieu qui implore.

Père MONSABRÉ.



SUR UN LAC DES LAURENTIDES

Science Ménagère

Lettre à Maud

I

MA CHÈRE AMIE,

Ta lettre m'est venue remplie d'une douce affection et d'une tendre amitié. Je t'en remercie mille fois t'invitant à m'écrire de nouveau et longuement, dis ?

Mais, quel pessimisme dans ta vie de jeune fille de la campagne ! Ma Maud, tu n'es pas heureuse et par ta faute vraiment. Ne te récrie pas ; je serai peu sermoneuse, seulement... un brin jaseuse. Montaigne n'a-t-il pas dit que : L'Amitié est parlère ?

Tu as gîte dans un coquet village canadien, dans un coin merveilleux de notre pays et cela ne te suffit pas. Je sais ton grand cœur insatiable de belles choses ; mais n'as-tu pas toutes les beautés, tous les charmes, tous les attraites autour de toi ? A nos poètes du terroir, je laisse la toute douce mission de te chanter la campagne. Moi de dire juste : Apprends à l'aimer, ma Mie et ne la quitte pas.

Ne serais-tu pas un peu désœuvrée ou plutôt ne ferais-tu pas ta besogne journalière en témoignant de la mauvaise humeur ? Au pensionnat, dans nos cours d'enseignement ménager, nos bonnes mères nous avaient donné pour maxime : " Il n'y a pas de devoir fastidieux ou rebutant pour qui aime vraiment son ménage et sa famille." Alors, si je ne te connaissais généreuse et bonne, je serais tentée de penser que non seulement tu en veux à la vieille maison paternelle ; mais encore à ses habitants ! Partout où tu iras, il faudra te soumettre à la loi du travail. N'ais pas peur de l'aiguille, ta meilleure amie. Qu'elle coure dans la soie, le drap, la laine ou l'étoffe, écoute son langage... C'est celui du sage. Ne crains ni le blanchissage, ni le repassage, ces humbles travaux font honneur à la personne qui les accomplit.

Je te comprends bien dans ces quelques mots : " Ils ne sont jamais contents à table ". Ma Maud chère, j'admets que tu fais ton grand possible. L'art culinaire est une science qui s'acquiert avec l'étude et la pratique. Si tu me le permets, la prochaine fois, je te donnerai quelques conseils qui t'aideront sans te fatiguer plus à faire plaisir aux tiens. Ces conseils seront ceux de la science du bonheur comprenant : vie à la campagne, entretien de la maison, mets apprêtés à la fois avec goût et économie, récréations agréables, etc.

Rien d'extraordinaire ici, sinon le plaisir toujours renouvelé à la venue de tes messagères. Au revoir et tendresses,

De ton Amie,

Madame MARIE-JEANNE.

Québec.

Alimentation de l'enfance

(Suite)

DE 8 A 18 MOIS

DÉCOCTION DE CÉRÉALES.— *Farine de riz* : 2 c. à table par pinte d'eau, faire bouillir 20 minutes, passer, assaisonner, de préférence employer sucre. Si trop réduite ajouter eau bouillante.

Farine de blé, d'orge et d'avoine : Même procédé que pour la farine de riz.

Grains d'orge de blé, avoine : 2 c. à soupe pour 2 pintes d'eau, faire bouillir 3 heures, réduire à 1 chopine.

Remarque : L'eau d'orge doit être préparée tous les jours, ne se conserve pas.

CÉRÉALES.— Gruau d'avoine pour boire "Robinson's Groats".

Détail : 1 c. à table de Robinson's Groats, 2 tasses de lait ou d'eau, 1 pincée de sel, 1 4 tasse eau froide, sucre au goût. Faire chauffer

le lait ou l'eau avec le sel, lui ajouter, en tournant toujours, la farine délayée dans 1-4 tasse d'eau froide ; faire bouillir 10 minutes, veiller à ce que le gruau ne s'attache pas. Servir avec sucre au goût.

CÉRÉALES DE 8 A 12 MOIS

GRUAU D'AVOINE.— *Détail* : 1-3 tasse de farine d'avoine roulée, 3-4 tasse d'eau bouillante, 1-4 c. à thé de sel. Faire bouillir l'eau avec le sel, y verser en pluie la farine d'avoine, faire jeter q. q. bouillons, mettre la casserole au bain-marie, cuire 40 à 60 minutes. Servir chaud avec sucre et crème.

GRUAU DE FARINE DE BLÉ "WHEAT PERALS".— *Détail* : 1-4 tasse de farine de blé, 1 tasse d'eau bouillante, q. q. grains de sel. Procéder de la même manière que pour le gruau d'avoine.

SOUPES DE 8 A 12 MOIS

BOUILLON DE LÉGUMES.— *Détail* : 2 onces de carottes, 2 onces de pommes de terre, 1 once de navets, 1 once pois secs trempés la veille, 1 c. à thé de sel, 2 pintes d'eau. Faire réduire le liquide à 1 pinte. Saler après cuisson, passer. Ce bouillon doit être préparé chaque jour. Il peut être donné à un enfant de 4 à 5 mois.

BREUVAGES DE 12 A 18 MOIS

Même que 8 à 12 mois.

CÉRÉALES DE 12 A 18 MOIS

GELÉE DE 12 A 18 MOIS.— *Détail* : 1-3 tasse de farine d'avoine roulée, 1-2 tasse d'eau bouillante, q. q. grains de sel. Faire bouillir l'eau et le sel, lui ajouter en pluie la farine d'avoine, faire jeter q. q. bouillons cuire au bain-marie 40 à 60 minutes. Passer le gruau à la passoire fine, le mettre dans un moule, le faire prendre au frais, démouler et servir avec crème et sucre.

SOUPES

BOUILLON AUX LÉGUMES AVEC JARRET DE VEAU.— *Détail* : 1 jarret de veau, 2 onces de carottes, 2 onces de pommes de terre, 1 once

de navet, 1 once de pois secs trempés à l'avance, 1 c. à thé de sel, 3 pintes d'eau. Faire réduire à 1 pinte le bouillon. Saler après cuisson. Passer.

BOUILLON DE POULET.— *Détail* : 3 1-3 lbs de poulet, 3 pintes d'eau, 2 c. à thé de tapioca, semoule, ou riz, sel. Préparer le poulet, enlever la peau et le gras, le couper en morceaux, le mettre dans une marmite avec l'eau froide, le faire cuire doucement jusqu'à ce qu'il soit tendre, écumer, saler avec la fin de la cuisson. Passer le bouillon, le dégraisser, lui ajouter les pâtes alimentaires cuites séparément, afin de ne pas trop réduire le bouillon.

POTAGE VELOUTÉ.— *Détail* : 1 tasse de bouillon de poulet ou autre, 1-2 c. à thé farine ou semoule de riz, 1 jaune d'œuf, sel. Mettre le bouillon sur le feu, en attendant qu'il entre en ébullition, délayer la farine de riz avec 1-4 tasse de bouillon froid ; ajouter ce mélange au bouillon bouillant, remuer le tout durant 10 minutes. Au moment de servir lier avec le jaune d'œuf. La farine de riz peut être remplacée par de la farine d'orge, d'avoine fine, du tapioca fin, de la semoule...

(à suivre)

UN OUBLI

Une laitière apporte dans une maison sa ration de lait accoutumé.

— Mais, fait la cliente en considérant avec étonnement le liquide, c'est de l'eau claire que vous me donnez là.

— Tiens, répond la laitière en examinant à son tour le récipient, c'est vrai : j'ai oublié d'y mettre le lait.

ENTRE AMIS

— Et toi, où travailles-tu ?

— Je ne travaille pas, je suis attaché au ministère du Travail.

Coin de l'Ouvrier

Le travail

SA NATURE, SA NÉCESSITÉ, SA DIGNITÉ, SA FIN

(Suite)

POURQUOI la vie n'est-elle qu'un mirage, et pourquoi le travail, manifestation de la vie, n'est-il qu'un vain effort pour en réaliser les promesses ?

La condition de l'homme sur la terre provoque toujours la même question : Pourquoi l'homme est-il malheureux ? L'Écriture sainte nous révèle le mystère de la destinée de l'homme et c'est à sa lumière qu'il faut chercher la solution des problèmes qui le tourmentent. Elle nous enseigne que l'homme n'est pas sur la terre dans une situation normale. Il a quitté sa voie et perdu la vie surnaturelle, faculté supérieure qui maintenait l'ordre dans son être complexe, et, à la fois, dans son royaume terrestre.

Dieu, en créant l'homme, lui donna la terre à cultiver pour qu'il en recueillit les fruits nécessaires à sa nourriture. Il lui prescrivit donc le travail dès l'origine au milieu du véritable paradis que devait être pour lui le séjour sur la terre. Mais le travail n'est pas, de sa nature, une peine, et il ne fut pas imposé comme tel. On ne conçoit pas que l'homme, ayant des membres et la faculté de se mouvoir et d'agir sur le monde extérieur, dût vivre sans faire usage de ses membres et sans exercer par ses facultés diverses son empire sur la nature. Dans l'acceptation la plus étendue du travail, on peut dire que tout acte physique ou intellectuel de l'homme est un travail. Les définitions qu'on en donne au point de vue industriel, économique, social, ou populaire, ne comprennent que des aspects particuliers de l'activité de l'homme.

L'homme, avant la faute originelle, était dans l'intégrité de son être et de sa puissance, et aucune faiblesse ne s'était encore manifestée dans son intelligence, dans sa volonté, ou dans

son corps. La nature était dans la fraîcheur de son printemps, et elle offrait spontanément le tribut de ses produits au roi de la terre. L'homme sortait des mains du Créateur, couronné de gloire et d'honneur, apportant au milieu de la matière la lumière de l'intelligence. Pour lui dont la force et la grâce imposaient à tout être vivant sur la terre, le travail n'eût été que le couronnement du travail de la nature, et il eût été producteur dans une proportion parfaite avec l'activité déployée.

Ainsi l'enfant, dans ses jeux, fait spontanément les mouvements dont ses membres ont besoin pour se développer ; ainsi l'homme lui-même recherche sans effort tout ce qui lui présente une détente au labeur de chaque jour, ou une diversion au repos prolongé.

Bien plus, l'homme, communiquant avec Dieu et possédant par cette union avec le Créateur une vie intense, capable de maintenir dans l'immortalité son être tout entier, l'homme agissant dans la parfaite harmonie de toutes ses facultés, n'eût jamais senti la fatigue du travail. Qu'est-ce que le travail accompli par amour ? Le livre de l'Imitation nous décrit les admirables effets de l'amour divin : " Il n'est pas de fardeau pour l'amour, pour lui l'effort ne compte pas, et rien ne lui est impossible... "

Quelle jouissance, en effet, devait jaillir de l'activité spirituelle de son âme ? Quelle lumière devait en recevoir son intelligence, quelle impulsion dans sa volonté ? Avec quelle rapidité l'acte ne devait-il pas répondre à l'ordre parti de si haut et reçu dans une si vive clarté ? Nous ne pouvons pas le concevoir nous en qui la loi des membres combat contre l'esprit et chez qui la grâce doit vaincre à la fois les ténèbres de l'intelligence, les résistances de la volonté et la faiblesse du corps.

Ainsi, accomplissant les conditions posées par la volonté du créateur, " la loi de sa vie ", participant à l'harmonie universelle des œuvres de Dieu, dans la convenance et la beauté du plan divin, l'homme était roi. Il maintenait

son domaine dans la conformité à la volonté suprême. Il gouvernait son esprit, d'accord avec Dieu, et par là manifestait sa vie spirituelle et l'âme communiquait au corps une vie dont rien ne troublait l'ordonnance primitive. La terre entière lui était soumise, la paix régnait dans son domaine, et, dans ces conditions, la paix eût régné dans la famille humaine par la satisfaction de toute aspiration légitime et l'absence de toute convoitise désordonnée. Le travail de l'homme eût complété l'œuvre de Dieu qui lui laissait à exploiter les forces latentes de la nature, et il en eût tiré parti dans la mesure exacte de ses besoins et sans abus. Il eût un jour, ayant accompli son œuvre, trouvé son repos dans l'éternelle possession de l'objet de ses vœux, comme Dieu, après l'œuvre des six jours, entra dans son mystérieux repos.

Rien ne peut donner une plus haute idée de la dignité de l'homme que cette participation à l'œuvre de Dieu et cette association qui constituait le plus haut degré de sa vie. Dans la société formée entre Dieu et lui, l'apport de l'homme, le travail, tenait à la fois de la dignité de l'homme et de la grandeur de Dieu qui en donnait un si haut prix.

Pourtant, le travail répugne à l'homme ; ce n'est pas sous l'aspect de sa grandeur et de sa dignité qu'il le considère, mais il le subit comme une humiliation souvent, comme un fardeau toujours. Ce n'est pas que le travail soit entièrement dépourvu de charme, car il reste toujours essentiellement humain. Beaucoup d'occupations sont recherchées pour le plaisir qu'elles donnent, et le travail ardu, lui-même, apporte une satisfaction qui s'accroît, avec l'habitude et qui remplace souvent la vaine poursuite du plaisir. Mais la recherche du travail, comme la poursuite du plaisir, ne sont en réalité que la fuite de l'ennui.

*
* *

Si le travail est dans la nature de l'homme, s'il est l'expression de sa vie et la condition de son bonheur, et qu'il l'ignore et n'en ait pas le sentiment, c'est qu'il a perdu le sens du surnaturel et la véritable notion des choses. Il est comme l'enfant sur les bancs de l'école, qui peine sur l'alphabet et la grammaire sans savoir

pourquoi. Ayant perdu la vie surnaturelle, il a rompu l'équilibre de son être et détruit la hiérarchie dans son empire. Il est livré aux faibles lumières de sa raison et aux impulsions de son instinct. Il a perdu la sagesse qui est le goût du bien, et la sainteté, qui est l'amour de l'ordre.

De l'homme, l'anarchie a gagné le reste du monde. Ennemi de Dieu, qui est la source de l'amour, il devient ennemi de son semblable. Son empire sur les animaux lui échappe ; ceux-ci ne reconnaissent plus dans son regard le reflet de l'autorité divine qu'il a rejetée : ils le fuient ou l'attaquent, et pour rétablir son pouvoir sur eux il lui faut employer la force. La terre lui refuse des produits, et, sans connaître par quelle disposition elle fut un jour un jardin de délices, nous voyons assez qu'elle est devenue avare de ses trésors et que l'homme doit les lui arracher à la sueur de son front. Il n'est plus que le roi détrôné de la nature.

Voilà donc l'homme réduit à la dure servitude de son corps : le travail manuel absorbera son temps et ses forces, et il ne pourra consacrer à la vie de son âme que le résidu de ses forces. Le travail est devenu une peine, et la vie humaine une tâche ingrate qui doit aboutir à la mort.

Le travail a-t-il donc changé de nature, et le lien qui le rattachait à Dieu est-il rompu pour toujours ?

Non, le travail n'a pas changé de nature, et, par la miséricorde de Dieu, sa fin reste la même. Dieu va le réformer et le réhabiliter, comme il a réformé et réhabilité la nature humaine. En revêtant lui-même cette nature, il va reprendre l'homme dans une société plus intime et accepter de nouveau sa collaboration non seulement dans l'œuvre des sept jours, mais aussi dans l'œuvre plus admirable encore de la rédemption. Il va lui demander de compléter par son propre sacrifice " ce qui manque aux souffrances du Christ " ; et, parmi ses souffrances, ne voyons-nous pas le travail manuel, le plus humble, le lot ordinaire de la plupart des hommes. Exemple digne du Créateur, qui, dans l'œuvre de la réparation, ne devait rejeter aucun des éléments primitifs de la création dont le plan contenait dès l'origine le travail, effigie de l'œuvre de Dieu et qui devient la rançon du monde.

Qu'est-ce, en effet, que le travail sinon un sacrifice qui, volontairement accepté, marque la soumission de l'homme qui se range de nouveau sous la loi de Dieu ? Qu'est-ce, sinon l'œuvre qui mérite la récompense éternelle aux ouvriers de la onzième heure, ainsi qu'au bon et fidèle serviteur ?

Le travail ainsi compris, c'est la recherche des biens éternels. " Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît." C'est du fruit de ce travail qu'il est dit au sujet des justes dans l'éternité : leurs œuvres les suivent.

Le travail ainsi compris, c'est la loi du progrès. La loi du progrès n'est pas une tendance permanente de l'humanité vers le mieux. L'histoire démontre, au contraire, que l'humanité se détériore et suit une voie descendante, interrompue par des réactions sporadiques et de courte durée, dues à des efforts prolongés, ou au hasard du génie. Quels sont les grands siècles dans l'histoire ? En quoi ont-ils contribué au bonheur de l'humanité ? Les siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV ont apporté à quelques hommes des plaisirs intellectuels dont un petit nombre jouissent encore. Les progrès de la science ont procuré à l'homme un bien-être matériel toujours croissant, mais la science ne lui a pas appris à en régler l'usage ; et il a manqué à la science, pour faire le bonheur de l'homme, ce qui pourrait lui donner le bonheur sans elle.

Le travail est donc maintenant pour l'homme une réaction constante contre les conditions où sa faute l'a placé. Mais il garde toute sa grandeur et sa dignité. Il n'a d'humiliant que le souvenir de la faute originelle, par laquelle l'homme est devenu à lui-même un fardeau.

Charles-Édouard DORION,
Juge à la Cour d'Appel.

Cette étude a été lue à la Semaine Sociale de Québec.

(A suivre)

Etre bon, c'est mettre son esprit, son cœur et ses forces au service de tout le monde.

Mgr SYLVAIN.

Le problème de la vieillesse

QUAND s'effritent déjà, par parcelles, la beauté des traits, la grâce de la jeunesse la vigueur d'un corps sain, la finesse des facultés intellectuelles, ceux qui vont vieillir, aperçoivent dans le miroir (ce confident trop franc), la marque des années, les signes avant-coureurs de la déchéance prochaine, à laquelle les conduit un destin implacable.

Et la question se pose angoissante : que faire pour vieillir le moins vite possible ?

Avant d'y répondre, étudions pourquoi l'on vieillit, pourquoi les différentes espèces animales vieillissent plus ou moins vite ?

Un cheval, un chien, un bœuf, dépassent rarement la vingtième année ; comment se fait-il que les animaux domestiques de nos contrées dont le régime alimentaire est régulier, la vie cérébrale insignifiante, vivent si peu de temps, tandis que les humains, toujours à la recherche de nouveaux soucis, peuvent atteindre la centième année, que l'éléphant et le perroquet dépassent cet âge, et que le crapaud, visqueux et fragile, défie si facilement les atteintes des ans ?

Le régime herbivore n'est pas la cause d'une vieillesse rapide, car l'éléphant est astreint à ce menu, et vit longtemps ; le perroquet qui se nourrit de grains supporte allégrement l'accumulation des années ; les hommes ont un régime mixte, certains s'astreignent à un régime végétarien sans que la durée de leur existence soit modifiée ; on peut donc en déduire que la question du régime n'influe pas sur la longévité, à la condition naturellement de ne pas se livrer à des excès de nourriture ou de boissons, ce qui est souvent le cas chez l'homme.

La vieillesse apparaît comme la conséquence d'une intoxication progressive d'origine intestinale, d'une usure du cœur, des reins, du foie et des glandes diverses dont les produits de sécrétion sont nécessaires à la vie

Quelle est l'origine de cette intoxication et de cette usure graduelles ?

Les maladies chroniques, telles que l'alcoolisme, la tuberculose, le cancer, modifient la structure des tissus, mais chez les personnes

exemptes de ces maladies, la vieillesse évolue tout de même.

Pourquoi l'homme bien portant perd-il progressivement sa vitalité, jusqu'au jour où une cause, qui aurait eu des suites insignifiantes s'il avait eu 30 ans de moins, le terrasse et l'entraîne dans la tombe, enlevant parfois en quelques secondes une pensée encore lucide et active, à un corps vétuste ?

La cause réelle de la vieillesse, la cause primordiale de la désagrégation des forces vitales d'un individu n'est pas l'une des maladies qui existent toujours chez un vieillard, et qui sont la conséquence des progrès de la vieillesse ; il suffit pour trouver cette cause, de regarder un enfant sain et un vieillard sain ; quelle différence principale y a-t-il entre eux deux ? Laissons de côté pour le vieillard, les cheveux blancs ou absents, la mobilité moins grande des articulations, le souffle moins solide, les douleurs plus ou moins vives, et que voyons-nous, quand nous comparons la jeunesse et la vieillesse ? D'un côté, une peau ridée, desséchée ; chez l'enfant, le sang circule dans les capillaires les plus fins et provoque de belles colorations roses des joues, qui augmentent à la moindre émotion. Chez le vieillard, au contraire, la peau est flétrie, les capillaires ne fonctionnent plus, ils sont obstrués ; parfois, un certain nombre dilatés, variqueux, viennent par leur congestion donner l'apparence d'une vigueur disparue.

Donc, l'élément essentiel qui distingue l'enfant du vieillard, c'est la perméabilité du vaisseau capillaire ; chez le premier, il est bien calibré, élastique, parcouru par le sang, chez le second, il est obstrué, le sang n'y circule pas.

Et ce que nous remarquons sur le visage de ces deux êtres, se passe dans tout leur organisme. Les capillaires fonctionnant de moins en moins nombreux avec les années non seulement à la périphérie du corps, mais dans les viscères, les contractions du cœur, ce ressort humain, s'affaiblissent, les alvéoles pulmonaires ne laissent plus passer suffisamment d'oxygène, et les globules sanguins s'étiolent ; les tissus du foie devenus moins perméables ne remplissent plus avec exactitude leur rôle sécréteur, glyogénique, anti-toxique ; les reins envahis par la graisse et la sclérose fonctionnent mal et laissent les toxines s'accumuler dans

le sang, les parois de l'estomac et de l'intestin n'étant plus régénérées par le passage des globules sanguins dans les fins vaisseaux de leur trame, les digestions se font mal, la nutrition devient insuffisante, des produits toxiques pénètrent dans la circulation et associent leur influence néfaste au fonctionnement insuffisant des appareils filtrants ou sécréteurs.

“ La solution du problème de la vieillesse réside donc toute entière dans cette donnée : Conserver la perméabilité des capillaires. ” Celle-ci est soumise à deux conditions : maintenir la lumière de ces vaisseaux, diminuer la viscosité du sang.

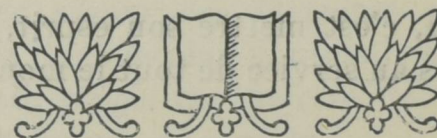
La Thérapeutique, jusqu'à présent, a peu de moyens pour maintenir la perméabilité des capillaires, cependant une première acquisition a été faite dans cet ordre d'idée avec l'“ Iodure de Potassium ”, qui possède la propriété de dilater les capillaires ; on l'a donné, à notre avis, à des doses trop fortes.

En ce qui concerne la viscosité du sang, un médicament est, peut-être appelé à jouer un grand rôle, c'est le “ Citrate de Soude ”, dont les propriétés anticoagulantes ont été mises en vedette pendant la guerre, pour la transfusion sanguine. Depuis on l'a donné en potion contre les phénomènes congestifs, par exemple dans la congestion pulmonaire, le pneumonie.

L'usage combiné de l'iodure de potassium à petites doses et du citrate de soude à doses plus fortes, peut retarder l'évolution de la vieillesse. Il faut y recourir à partir de l'âge auquel les vaisseaux capillaires les plus fins commencent à s'oblitérer, c'est-à-dire après 35 ans.

Un jour, peut-être, on trouvera l'agent thérapeutique capable de régénérer complètement les vaisseaux capillaires, d'entretenir ou de rétablir leur perméabilité. Quand les vaisseaux capillaires ne pourront plus s'oblitérer les cheveux ne blanchiront plus, les viscères et les gros vaisseaux resteront jeunes, le problème de la vieillesse sera résolu.

Docteur PAUL FUMOZÉ.



La coxalgie



LA coxalgie — encore une “ spécialité ” de la Vierge de Lourdes, — est la tuberculose de l'articulation de la hanche. Deux os importants par leurs dimensions et le rôle qu'ils ont à jouer dans l'équilibre du corps se rencontrent là : le fémur qui forme la charpente de la cuisse et l'os coxal qui, avec son homonyme du côté opposé et le sacrum avec lesquels il s'articule, constituent le bassin et supportent tout le poids de l'abdomen, du tronc, de la tête et des membres supérieurs.

La tête du fémur qui figure les deux tiers d'une sphère environ est partiellement reçue dans une cavité creusée dans l'os coxal, la cavité cotyloïde qui, elle, représente la moitié d'une sphère.

Cette cavité, dont l'arrière-fond d'ailleurs n'est pas articulaire, est agrandie par un bourrelet fibro-cartilagineux, solidement fixé à son pourtour, qui enserre la tête fémorale, se moule sur elle, l'étrangle en quelque sorte et empêche qu'elle ne s'échappe de la cavité cotyloïde. Des ligaments, dont l'un disposé comme un manchon, et allant d'un os à l'autre, concourent au même but.

Les surfaces articulaires sont revêtues naturellement de tissu cartilagineux qui facilite encore le glissement et contribue à rendre plus doux les mouvements. L'articulation est munie enfin d'une membrane séreuse qui a pour mission de sécréter un liquide visqueux, lubrifiant : la synovie qui joue en somme un peu le rôle de l'huile dans les rouages de nos machines.

Ainsi disposé, l'articulation coxo-fémorale permet toute sorte de mouvements : elle permet de fléchir la cuisse sur le bassin, de l'étendre, de la ramener vers l'autre cuisse, de l'en éloigner, de la tourner en dedans ou en dehors.

Un grain de sable introduit là aurait tôt fait de bouleverser le jeu d'un organisme aussi délicat. On conçoit ce qu'y peut faire la tuberculose.

L'infection débute rarement par la membrane synoviale, habituellement par l'un ou l'autre des os à une distance plus ou moins grande des surfaces articulaires. De petits foyers s'allument

qui peuvent demeurer quasi ignorés pendant des mois et qui guériraient relativement rapidement, en une année peut-être, s'ils étaient soupçonnés et convenablement traités. Mais souvent le petit malade — car la coxalgie est de préférence une maladie de l'enfance — continue de trotter, l'infection progresse, dévore l'os de plus en plus et crée de petites cavernes remplies de fongosités ou de matières caséuses. Puis l'incendie s'étend à la synoviale. Voici l'articulation définitivement atteinte.

Il va se produire ce que nous observons, dans le mal de Pott. Des contractures musculaires vont imposer à la hanche un attitude fixe, bloquer la tête fémorale contre le cotyle et constamment au même point, ce qui contribuera fatalement à hâter le ramollissement des os, à les user ; si bien que sous la pression de la tête fémorale la paroi cotyloïdienne cède, la cavité s'agrandit et ses dimensions deviennent de plus en plus disproportionnées à celles de la tête fémorale qui, de son côté, s'use et se rapetisse. La tête joue à l'aise dans la cavité, s'y déplace de plus en plus dans le sens de la pression, finalement elle va s'en échapper, réalisant une véritable luxation.

Comme dans le mal de Pott, les abcès apparaissent en leur temps. Ils peuvent se collecter dans l'articulation même quand ils résultent de l'ouverture d'un foyer osseux rapproché ou de l'infection de la synoviale. Ils peuvent aussi apparaître en dehors de l'articulation si le foyer osseux en est relativement éloigné et dans ce cas, on le comprend, ils guérissent beaucoup plus volontiers.

A toutes ces misères, il faut joindre, chez le coxalgique avéré, l'atrophie des muscles du voisinage et l'engorgement des ganglions.

Cet état malheureux ne se réalise pas en un jour. Comme le mal de Pott, la coxalgie évolue lentement et comme lui elle a souvent un début insidieux mal caractérisé par des symptômes d'ailleurs intermittents.

Il faut, comme toujours, à la graine tuberculeuse, pour germer, un terrain favorable. L'hérédité en est le fond ; la misère, les privation, la fatigue, les mauvais aliments ; l'oubli des lois de l'hygiène, la malpropreté sous toutes ses formes, l'encombrement des logis sans air, sans lumière, sans soleil font le reste.

Le premier signe qui éveille habituellement l'attention — chez l'enfant en particulier — est la fatigue à la marche. Le petit coxalgique traîne la jambe, il demande qu'on le porte et le soir surtout il se sent las. Le lendemain, le matin, il n'est plus question de rien, puis après quelque temps, le repos n'efface plus les troubles de la veille, l'enfant boite. Il avance la jambe en la portant en dehors et en lui faisant décrire un arc de cercle, il marche " en fauchant " pour éviter la flexion douloureuse de la cuisse.

La contracture des muscles suffit d'ailleurs à déterminer cette raideur articulaire et cette gêne de la marche. En examinant attentivement le jeu de l'articulation malade par comparaison avec le côté sain, on s'aperçoit que ses mouvements sont limités et moins souples.

D'autre part, les mouvements éveillent de la douleur, et cette douleur qui souvent se manifeste spontanément au niveau de la hanche, et parfois à distance, au genou, au mollet et même jusqu'au pied, peut être exaspérée encore et plus nettement mise en évidence par des pressions exercées sur la tête fémorale par exemple en cherchant à enfoncer celle-ci brusquement dans la cavité cotyloïde.

L'atrophie, c'est-à-dire la diminution du volume des muscles de la région sont également, chez les enfants surtout, deux signes précoces de la coxalgie.

Tout ce que nous venons de dire là est relativement facile à constater. J'insiste un peu parce que ce sont les signes du début, ceux que le médecin n'est pas assez souvent à même de vérifier parce que les mamans n'y prêtent pas elles-mêmes assez d'attention et pourtant un diagnostic précoce est, dans la circonstance, un facteur extrêmement important de guérison.

Plus tard quand le mal est nettement confirmé, les douleurs et la claudication rendent la marche impossible. Le membre se fixe en une position vicieuse, la cuisse fléchit plus ou moins sur le bassin, attitude qui devient bientôt fort difficile, puis impossible de modifier et qui, par nécessité d'équilibre, entraîne des déplacements anormaux du bassin et de la colonne vertébrale.

En même temps qu'elle cause tous ces désordres dans l'harmonie du squelette, la contracture musculaire détermine une compression extrêmement douloureuse des surfaces arti-

culaires malades et il est remarquable que ces douleurs sans cesse croissantes, s'exaspèrent surtout pendant la nuit.

Deux complications sont à redouter si la coxalgie n'aboutit pas directement, sans suppuration, à la guérison par formations fibreuses et par ankylose : la luxation de la tête fémorale en dehors de la cavité cotyloïde, ce qui semble rare et l'abcès beaucoup moins rare, celui-ci pouvant s'ouvrir comme nous l'avons dit dans l'articulation même, ce qui est le pire, ou en dehors d'elle ce qui est le moindre mal.

Les abcès n'apparaissent guère avant le sixième mois. Il faudrait qu'ils n'apparussent jamais et cela serait si les coxalgies étaient reconnues à temps et si le traitement par l'immobilisation qui s'impose était entrepris à temps. Pour cela il faut veiller attentivement et ne pas mettre sur le compte de la " poussée de croissance " ces douleurs de jambe, vagues, intermittentes, qu'accusent les petits et dont ils ne savent guère préciser le siège. Le squelette doit se développer normalement sans éveiller de souffrance : il faut donc prêter l'oreille quand l'enfant se plaint et rechercher patiemment les raisons de sa plainte. On serait tout à fait inexcusable, à plus forte raison, de laisser marcher un enfant qui se met à boiter.

Quand la suppuration s'est établie, la guérison peut encore être obtenue, mais les chances sont sérieusement réduites. La coxalgie qui n'a pas suppuré au contraire guérit normalement, laissant une ankylose plus ou moins complète pouvant n'être, lorsque le malade a été immobilisé assez tôt, qu'une simple raideur articulaire.

Il faut compter de deux ou trois ans pour obtenir une guérison stable.

Là, comme dans toute infection bacillaire, la cure d'air et de lumière, et de soleil est un précieux adjuvant.

G. B.

UNE EXCUSE

Toto sifflote, d'ailleurs avec une fausseté horrible, une mélodie qu'il a entendu chanter. Sa grande sœur le reprend :

— Toto, je t'en prie, arrête, tu siffles trop faux.

Toto, très calme.— Est-ce ma faute, à moi, si mon sifflet, il n'est pas accordé ?

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Le rebus fera partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JANVIER

DEVINETTES

1.— Le son de la trompette vient de l'Asie parce qu'il est perçant (persan).

2.— L'animal le plus malheureux de la création est l'éléphant parce qu'il est trompé avec défense d'y voir (défenses d'ivoire).

CHARADE

Pré — cieux — Précieux.

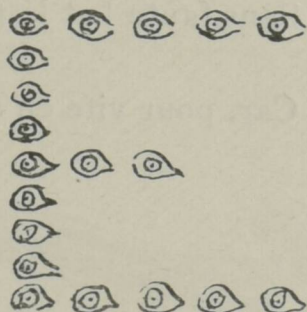
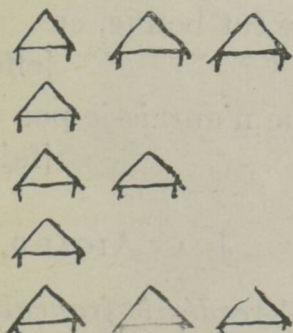
MOT DÉCROISSANT

AILE

AIL

AI

A



REBUS NO 23

Mot à mot : Voie — toue — jour — Deux vans — toit — L'homme — DON tue VA — part LÉ.

Vois toujours devant toi l'homme dont tu vas parlé.

Ont envoyé des solutions partielles M. Pierre Caron, Ferme Expérimentale, Ottawa; Melles Marie-Jeanne Grisé, St-Césaire; Pauline Roberge, 33 rue Wolfe, Lévis.

CONCOURS NO 30

DEVINETTES

1.— Quels sont les gens qui ont le plus de caractères ?

2.— Composer un nom de ville en enlevant une lettre à chacun des noms suivants : Davy, Davoust, Dante, Xaintrailles, Pythagore, Minotaure.

ÉGNIGME

On m'appelle animal, étoile, héros, coiffure.

CHARADE

Mon premier et mon deuxième.
Sont deux prépositions ;
Des fureurs de mon troisième
Mon tout défend l'entrée de vos salons.

REBUS NO 24

